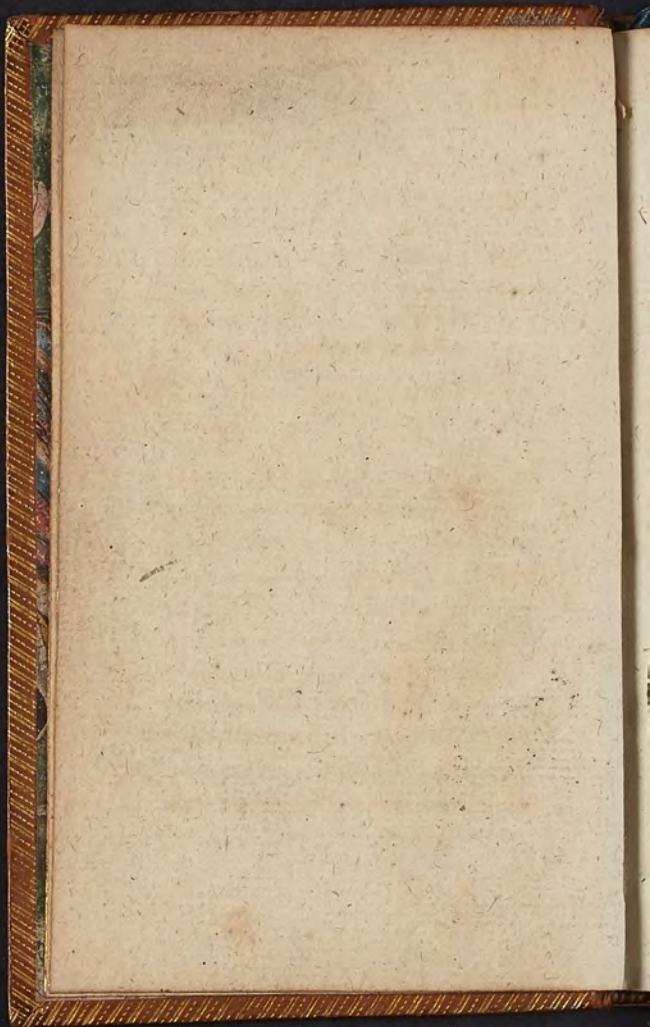






1939





ALMANACH
DES
BIZARRERIES HUMAINES,
OU
RECUEIL D'ANECDOTES
SUR LA RÉVOLUTION,

Destiné à l'instruction des petits et des
grands enfans.

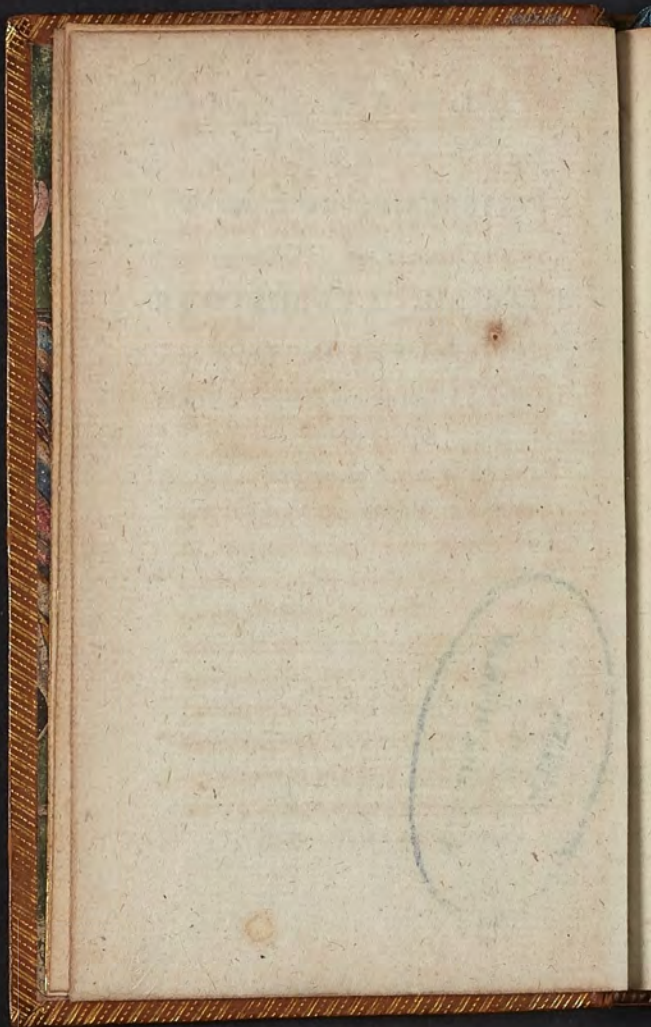
*DÉDIÉ par un homme qui a peu de
mémoire, à ceux qui n'en ont point
du tout.*

A PARIS,

Chez ANT. BAILLEUL, imprimeur, rue Haute-
Fouille, n^o. 22.

Et chez les marchands de nouveautés.

L'AN V DE LA RÉPUBLIQUE. (1796)



AVANT-PROPOS.

LE but d'un Almanach, ami ou ennemi lecteur, est de soulager la mémoire de celui qui en fait usage. Par ce moyen, il se rappelle quel jour il a fait telle chose; il voit ce qu'il doit faire aujourd'hui; il détermine ce qu'il fera tel autre jour. Un almanach est donc un compagnon de tous les instans: aussi des hommes ingénieux ont imaginé d'y joindre quelques productions de l'esprit, agréables et amusantes, comme des chansons, des énigmes, des madrigaux, de petits contes pour rire, des couplets qui apprennent aux amans quelle sera leur destinée.

Je ne suis ni poëte, ni devin; ce qui était autrefois la même chose. Je ne dirai point à Glycère quand Tircis

lui sera infidèle : je ne désignerai point à Tircis le moment où Glycère deviendra volage. Je parlerai tout bonnement en prose, et je voudrais, par une suite d'anecdotes recueillies au hasard, et quelques courtes réflexions, fournir à mon lecteur, si non de quoi s'égayer, au moins un aliment à quelques minutes par jour de méditation qui le fixe un peu sur les hommes et sur les choses. J'ai intitulé mon livret *Almanach des bizarreries humaines, pour l'instruction des petits et des grands enfans*, parce qu'en effet il y a beaucoup de choses bizarres, absurdes, affligeantes même, et quand on aura chanté avec un autre almanach, je veux qu'on réfléchisse avec le mien.

Je prendrai mes matériaux dans les événemens de la révolution, et

sur-tout dans ces tems d'infortune et de crimes qui semblent déjà, à bien des égards, perdus pour la raison. Je commencerai par quelques réflexions générales que j'applique à chaque jour de la décade, parce que les leçons que je tirerai des faits se rapporteront toujours à quelqu'une de ces maximes.

Mon but n'est point d'écrire pour écrire, de tracer des tableaux, afin d'avoir l'honneur de passer pour un grand peintre, d'arracher des larmes et de soulever l'indignation. Je ne veux montrer dans les faits que ce qui peut être utile au perfectionnement du bon sens. Les malheurs de l'humanité, au lieu de porter à la sagesse, n'enfantent souvent que de nouvelles fureurs, et ceux qui sont travaillés du plus cruel délire,

pensent être les seuls raisonnables :
c'est la plus déplorable des bizar-
rieres humaines. Mais je m'arrête ,
car mon préambule deviendrait un
long ouvrage.

ALMANACH

DES

BIZARRERIES HUMAINES.

*Maximes pour chaque jour de la
décade.*

PREMIER JOUR.

C'EST un grand maître que l'expérience ;
mais combien peu de gens en profitent !

DEUXIEME.

Ce qu'il y a de plus essentiel dans un
homme, c'est d'avoir du caractère.

TROISIEME.

Il y a des hommes qui changent chaque
jour, selon les évènements, de façon de
penser et d'agir ; ils sont les premiers à

accuser les autres de ce défaut. Il ressemblent à ces voyageurs en bateau, qui croient voir marcher les arbres qui bordent le rivage.

Q U A T R I E M E.

Celui qui rapporte tout à soi, se sert des hommes comme des choses. Il va à eux quand il en a besoin. Il les repousse et les brise quand il croit n'en avoir plus que faire. Si les gens en place signalaient bien cette espèce d'hommes et ne s'en laissaient pas approcher, ils en seraient plus tranquilles et la chose publique mieux servie.

C I N Q U I E M E.

Beaucoup de Français ont été jetés dans les prisons. Là il s'est formé en apparence de tendres liaisons; elles avaient leur source dans des malheurs communs, dans

des dangers qui étaient les mêmes ; elles étaient sacrées , elles devaient être éternelles. Voyez donc combien il en est resté !

SIXIÈME.

Dans les circonstances désastreuses où nous nous sommes trouvés , des hommes en place ont rendu des *services* appelés GRANDS par les individus qui les recevaient. Ceux-ci devaient en avoir une éternelle reconnaissance. Ils ont oublié les services et souvent proscrit leurs bienfaiteurs. Ou il ne faut pas recevoir un service d'un homme qu'on croit avoir le droit de mépriser, ou bien quand on l'a reçu , il faut respecter sa propre foiblesse dans celui dont on a imploré le secours, autrement c'est se condamner à la plus grande des infâmies.

SEPTIÈME.

Il y a des hommes qui prêchent sans

cesse l'ordre et qui parlent toujours du respect dû *aux personnes et aux propriétés* : regardez-les en face , et vous lirez sur leur figure , qu'ils vous ordonnent d'être tranquilles jusqu'à ce qu'ils aient pris leurs mesures pour tout bouleverser.

HUITIÈME.

Des hommes , parce qu'ils sont ennemis d'une révolution , imaginent qu'ils n'ont d'autre part aux malheurs qui peuvent en résulter , que la peine de les supporter. Ils sont des juges inexorables , et ils sont étonnés d'être jugés eux-mêmes sévèrement par ceux qu'ils condamnent.

NEUVIÈME.

Il y a des hommes qu'on appelle des scélérats , et qui ne sont cependant qu'égarés ; mais c'est qu'il y a telle erreur aussi funeste dans ses suites , que les plus grands crimes. Toutes-fois il y a erreur

dans le jugement comme dans la conduite de ceux que l'on juge. Quelle source de discorde ! ô hommes ! quel intérêt vous avez à acquérir du bon sens !

D I X I È M E.

Il est inutile de vivre et de voir, si l'on n'en devient plus sage et mieux avisé. Les allégories et les fables ont souvent voilé d'utiles leçons ; ces leçons seront plus pressantes quand elles sortiront de faits dont nous avons été les témoins.

Vous qui montrez déjà tant de dédain à cette lecture, retirez-vous : j'aime mieux des lecteurs qui se fâchent, que des lecteurs suffisans.

Ami ou ennemi lecteur, après t'avoir donné de petits sujets de méditation pour chaque jour, je vais maintenant t'en donner de grands qui pourront trouver leur application dans le cours de l'année.

ANECDOTES

QUI NE SONT PAS SOUVENT AMUSANTES.

LES spéculations d'argent faites sur les sottises des hommes , sont en général assez bonnes ; mais elles peuvent quelquefois devenir funestes. Il y avait en 1792 , auprès de la convention nationale, un petit libraire , nommé *Levigneur*, qui avait fait imprimer les votes des membres de la convention dans l'affaire du dernier roi. Jusques-là il n'y avait pas de mal ; mais il y avait joint un historique des 24 heures qui avaient précédé le supplice ; et cet historique était écrit dans un sens qu'il est aisé de supposer. Il porta lui-même sa brochure chez *Vouland*, long-tems membre du comité de sûreté générale après le 31 mai. (Il avait coutume de lui porter ainsi les nouveautés.) Mais huit mois

mois environ après sa publication , Levigneur , libraire , et Froullé , imprimeur , furent arrêtés , conduits à la Conciergerie et condamnés à mort. Levigneur était tout ébahi de se voir arrêté , sur-tout par Vouland qui l'interrogea. Il lui observa qu'il lui avait remis un exemplaire dans le tems que l'ouvrage avait paru , et qu'il ne lui en avait rien dit.

C'est que Levigneur avait pensé aux gens à qui son livre plairait , et qui lui donneraient de l'argent ; il n'avait pas fait attention à ceux à qui il déplairait et qui pourraient le châtier un jour de l'avoir publié. Cependant ils existaient , et qui plus est ils étaient les maîtres. C'est que Vouland ne savait pas plus qu'il deviendrait un proscripteur , que Levigneur ne se doutait de sa future proscription.

Brichard, notaire à Paris, fut condamné

à mort par le tribunal révolutionnaire. Il avait été chargé de négocier un emprunt pour le duc d'York; il n'avait vu là qu'une affaire de métier, ainsi que son confrère *Chaudeau*, victime encore plus à plaindre des horreurs révolutionnaires; son entrée à la Conciergerie eut quelque chose de remarquable qui ne doit pas échapper à l'œil de l'observateur, et qui mérite l'attention de ceux qui veulent profiter des leçons de l'expérience. Sa manière de vivre et quelques circonstances qui accompagnèrent son procès, sont dignes aussi de remarque.

Il fut amené dans l'après-dîner et placé du côté qu'on appelait des *douze*. Il se promenait sous le vestibule en face du guichet, lorsque quelques camarades d'infortune lui demandèrent s'il avait fait apporter un lit. Il leur observa que *lui n'était point coupable*; qu'il resterait en

prison tout au plus jusques au lendemain; que par conséquent il n'avait pas besoin de lit, et qu'il espérait pouvoir s'arranger pour passer une mauvaise nuit. Il ne songeait pas que ceux qui étaient là depuis plusieurs mois, ne se croyaient pas plus coupables que lui.

Cet homme semblait n'avoir jamais entendu parler de la révolution, ou au moins ne l'avoir connue que comme une chose qui lui était parfaitement étrangère. Il avait cru que son indifférence, pour ne pas dire plus, l'avait placé à côté, sinon au-dessus d'événemens amenés par des gens qui ne pouvaient raisonnablement figurer auprès d'un notaire de Paris. Il faut déplorer la mort de Brichard; mais que de sottises dans une telle ignorance des faits. C'est l'ouvrage de la suffisance et d'une éducation détestable. Lecteurs¹, qui que vous soyez, fâchez-vous de ces ré-

flexions , si vous le voulez , parce qu'elles contrarient votre façon de penser ; mais retenez , qu'abonder dans son sens est un vice déplorable ; qu'il faut examiner les choses avant de les juger , et que si nous les jugeons d'après nos préjugés , nos préventions , nos intérêts , et non d'après les principes qui leur sont propres , c'est nous que nous punissons , nous seuls , et non pas les gens qui pensent autrement que nous. Grands enfans , apprenez à n'être plus des enfans.

Brichard avait de la fortune , et il avait appris qu'on en voulait aux fortunes. Il se faisait servir , pour lui , son maître clerc et un vieil abbé nommé le François , tous arrêtés en même tems que lui et pour la même cause , un petit plat d'épinards. Il espérait démontrer à l'univers qu'un homme qui dînait aussi misérablement , ne pouvait être qu'un homme pauvre

dont il était absurde de convoiter les richesses.

L'abbé de la Trimouille, dont je parlerai tout-à-l'heure, l'avait connu dans le monde; il lui dit tout bonnement à quoi il devait s'attendre; qu'on voulait le tuer pour avoir son bien, et qu'il fallait qu'il sacrifiât une partie de sa fortune pour conserver sa vie. Il lui offrit de faire d'abord surseoir à son jugement, puis de le faire acquitter, ou au moins de faire mettre ses pièces à l'écart, s'il voulait faire le sacrifice de 100 mille écus ou à peu-près. Il l'assura qu'il avait des agens sur lesquels il pouvait compter, et qu'il ferait son affaire. Brichard fut effrayé de la proposition, répondit qu'il était innocent, malgré que dans ce moment il fût déjà furieusement désassoupi, et remercia *la Trimouille* de ses offres.

Brichard fut mis en jugement. Dès les

premiers instans de l'instruction il jugea que l'innocence n'était pour rien dans tout cela. Il vit qu'il ne suffisait pas d'avoir du bien, qu'il fallait encore vivre pour en jouir ; il implora le secours de la Trimouille et lui rappela ses promesses. Celui-ci lui observa qu'il était peut-être trop tard. Cependant il fit venir dans le guichet de la Conciergerie, son agent, avec lequel il eut une conférence assez longue. Les premières démarches furent faites ; de premières paroles furent données ; mais Brichard fut condamné à mort le lendemain et exécuté. Deux jours plutôt il aurait été peut-être sauvé par l'entremise de la Trimouille, dont un frère portait les armes contre la république dans la Vendée ; qui lui-même en était l'implacable ennemi, et cela en corrompant des gens, ses amis incomparables et éternellement exclusifs. Au reste, Bri-

chard, enfant, niais, suffisant comme beaucoup de gens qui ne s'en doutent pas, quand on le conduisit à la Conciergerie, devint, en peu de tems, raisonnable à l'école du malheur; il se défendit en homme ferme et sensé, et mourut avec courage. S'il n'était pas mort et qu'il eût été rendu à la vie, serait-il redevenu, comme tant d'autres, plus bête et plus furieux qu'auparavant?

Mais parlons de l'abbé de la Trimouille. Tout le monde connaît sa famille, et le nom de son frère, le prince Talmon, a figuré dans l'histoire de nos désastres.

Toute la famille de ce jeune homme avait émigré : on lui avait fait des donations simulées de tous les biens, afin de prévenir les sequestres et les confiscations. Dans la distribution des rôles, le sien était de veiller aux intérêts communs.

C'était une espèce d'enfant perdu qu'on avait laissé en France pour correspondre, régir le bien, en faire passer les revenus. Il paraît qu'il s'acquittait à merveille de la commission dont il s'était chargé. Il confia à plusieurs de ses compagnons d'infortune, qu'il avait fait six fois le voyage d'Angleterre, et qu'il en était de retour peu de jours avant son arrestation. Il contait même que dans l'un de ces voyages, par une nuit affreuse, et dans un tems d'hiver, le vaisseau qui le portait fut brisé par la tempête; qu'il se sauva à la nage et fut jetté, comme par miracle, sur le rivage, à quelque distance de Boulogne-sur-mer, seul endroit où il pût trouver du secours.

Il spéculait sur la vente des domaines nationaux. Il se vantait particulièrement d'une opération qui lui avait rapporté un bénéfice considérable. Il avait étudié deux

choses depuis la révolution , l'agiotage et l'histoire ecclésiastique ; car il tenait, disait-il , à la religion de ses pères , et il avait tout récemment fouillé dans un peu de théologie , comme un propriétaire fait rechercher ses titres , en cas de contestation.

Il était d'une jolie figure , et , à ce qu'il paraît , très - bien auprès des femmes. Lorsqu'il racontait quelqueune de ses aventures, c'était toujours *chez une femme de sa connaissance*. Ce qui fait qu'un prisonnier lui dit un jour , *mais la Trimuille , de cette manière , vous ne connaîtrez jamais les hommes*.

Il connaissait parfaitement toutes les intrigues dont les comités de gouvernement d'alors étaient environnés. Il parlait souvent de la corruption de plusieurs de leurs membres ; des affaires qu'il avait terminées par ce moyen : cependant il ne

révélaient point le secret de ces intrigues , sinon qu'il indiquait sans trop de mystère *Chabot* comme l'un des hommes dont on tirait le meilleur parti. Il avait promis à un de ses camarades d'infortune de lui confier tout ce qu'il savait là-dessus; mais ils furent séparés brusquement , et celui-ci n'en a pas su davantage.

Il se passa un fait remarquable et qui prouve en effet qu'il était bien servi, non-seulement auprès des comités , mais partout où la corruption peut pénétrer ; et où ne pénètre-t-elle pas ! Je ne sais quel membre de la convention fit un jour beaucoup de tapage à l'assemblée , en criant qu'on punissait de *petits conspirateurs* et qu'on laissait là *les grands* : il cita pour exemple *le prince Talmon* qui était depuis plusieurs mois à la Conciergerie , et dont *la tête n'avait pas encore roulé sur l'échaffaud*. Un décret fut rendu qui

ordonna à l'accusateur public de rendre compte de cette conpable négligence. La Trimouille sentit le coup ; il ne perdit point de tems , mit ses limiers en campagne , et l'accusateur public répondit qu'il avait vérifié l'état des prisonniers détenus à la Conciergerie ; qu'il avait pris des informations exactes sur les détenus des autres maisons d'arrêt , et qu'il pouvait assurer la convention ou le comité de sûreté générale , que le *prince Talmon* ne se trouvait dans aucune de ces maisons : mais il se garda bien de dire que l'on avait fait un *quiproquo* , et qu'en effet il existait à la Conciergerie un frère du prince Talmon , et que c'était-là la cause de l'erreur.

Non-seulement la Trimouille échappa à cette allerte , mais il parvint à se faire transférer de la Conciergerie à l'hospice de l'Evêché , et pour qui a connu les dif-

ficultés de ces translations , ce n'est pas
 peu de chose. On raconte , à l'occasion de
 celle-ci, un fait qui mérite d'être conser-
 vé. La Trimouille devait être conduit dans
 un fiacre , accompagné seulement d'un
 gendarme. Sur le point de monter en voi-
 ture , il reconnaît le cocher pour avoir
 été dans sa maison ; le cocher surpris
 s'écrie : *Comment , monsieur, c'est vous !*
 Il continue à voix basse : *Mes chevaux*
sont bons , nous serons bientôt à la bar-
rière , prenez. Il lui donne un couteau.
 La Trimouille monte dans la voiture ; le
 cocher marchait lentement ; enfin ne s'ap-
 percevant pas qu'il se passât rien d'ex-
 traordinaire, il fut forcé d'arriver à l'hos-
 pice ; mais lorsqu'il ouvrit la portière ,
 des regards où étaient peints l'indignation
 et le mépris , ne laissèrent pas de doute à
 la Trimouille sur la nature des reproches
 qu'il lui faisait. Il est assez difficile d'ima-
 giner

giner ce qui put le retenir. Croyait-il être hors de danger ? Craignit-il de commettre un assassinat ou de perdre l'homme qui voulait le sauver ?

Enfin le voilà à l'hospice de l'Evêché, éloigné de quelques pas du redoutable tribunal. C'était réellement un triomphe. Peut-être était-il sauvé, s'il eût été prudent ; mais, ô bizarrerie des choses humaines ! Dans cette même prison, et cependant dans un lieu séparé, était une princesse polonaise qui, détenue depuis quelque tems, avait conservé en prison les goûts qu'on lui connaissait dans le monde. Elle était belle ; la Trimouille était fort beau garçon ; il en arriva comme de Danaë, l'argent brisa les verroux ; l'amour changea pour eux une garde-robe en boudoir, ils y furent surpris, et le lendemain ou deux jours après ils furent conduits à

la Conciergerie, et de là à l'échaffaud.
Quelles leçons !

Il y a quelques règles générales de bon sens qui préserveraient des suites funestes de certaines erreurs, lors même qu'on y est tombé, ou du moins qui feraient qu'on n'aurait pas envers soi des torts graves.

Les hommes ennemis de la révolution, détestent de bon cœur tous ceux qui y ont pris part. C'est fort bien : je ne veux contester à personne le doux plaisir de maudire. Toutes les têtes ne sont pas jetées dans le même moule. Il est absurde de prétendre que tout le monde au même instant n'ait qu'une même opinion sur des choses réellement très-abstraites ; mais il me semble qu'il peut y avoir un genre d'aveuglement, de passion, de stupidité qui est aussi déshonorant pour ceux à qui

on en peut faire le reproche , qu'il doit leur être funeste.

Lors de la mort des 21 députés , membres de la convention nationale , un vieillard se vantait d'avoir fait quatre lieues à pied pour être témoin de la mort de *ces scélérats qui avaient conduit leur roi à l'échaffaud*. Des fenêtres , assure-t-on , furent louées pour avoir la satisfaction de voir passer plus commodément ces hommes pris enfin dans leurs propres filets , qui ne recevaient que ce qu'ils avaient mérité , etc. On sait que des gens d'une certaine façon de penser se réjouirent et crurent pour le coup avoir gain de cause. Je ne veux point juger ces sentimens , permis à chacun de les prendre comme il lui plaira ; mais en supposant que ces vingt et un députés fussent bien méchans , bien coupables , était-il permis de ne pas voir que ceux qui les faisaient mourir ,

étaient beaucoup plus méchans qu'eux , et que par leur mort ils restaient les maîtres des destinées des citoyens , avec des intentions bien connues à l'avance. Eh bien , dans le moment , les gens dont j'ai parlé plus haut ne le voyaient pas : ce sont ceux-là même qui crient le plus fort contre les malheurs dont nous avons été les victimes.

Qu'on estime donc par-là ce qui doit se passer dans de semblables têtes, quand il s'agit de questions plus abstraites ou d'événemens plus compliqués.

Chabot fut un des témoins qui déposèrent dans l'affaire des vingt-un. Sa déposition fut longue ; il parla de la conjuration comme le Sganarelle de Molière parle médecine , et il conclut aussi habilement que lui , après avoir tout brouillé , tout confondu , tout dénaturé : voilà ce

qui fait qu'ils sont des royalistes, des fédéralistes, des conspirateurs. Cette tâche honorable remplie, il se rendit à la convention nationale, et fut se placer auprès de Camille Desmoulins. Celui-ci lui reprocha qu'il venait de faire une chose infâme, et qu'il se trouverait déshonoré de siéger auprès de lui; mais Camille Desmoulins, l'homme d'esprit le plus bête qui ait jamais existé, avait, quelque tems auparavant, publié un pamphlet intitulé: *Histoire des BRISOTINS*, où Chabot aurait pu prendre le thème de sa déposition. Ils'en repentait amèrement, dit-on. Mais qu'est-ce que cela fait? Le coup était porté. Il faudrait avant tout dans un écrivain, bon sens et probité. Au contraire, les têtes de ceux qui écrivent ne sont pas toujours les plus saines: le talent même semble jusqu'à un certain point, indépendant de la raison. Je ne sais quel enthous-

siasme, une certaine tournure d'esprit originale, sont les caractères auxquels on peut reconnaître un écrivain qui a réussi; sans doute la chaleur et l'originalité vont très-bien sans bons sens. Cela est fort indifférent dans les objets de simple littérature; mais quand il s'agit d'événemens politiques, du sort des hommes et des nations, doit-on accorder aux écrivains la même influence que s'ils'agissait d'une querelle de grammaire? Il semble que ce devrait encore être une règle de bon sens de ne jamais abandonner son ame à la malignité ou à la fougue d'un auteur.

Ce même Camille Desmoulins avait fait une brochure, dans laquelle il avait attaqué le vieux Sillery, son collègue. Celui-ci s'en plaignit à un tiers, comme d'une chose qui lui avait fait beaucoup de peine, sur-tout venant de Camille Desmoulins,

qu'il avait toujours aimé. On en fit doucement le reproche à Camille, qui convint qu'il ne résistait point au plaisir de lancer un trait satyrique. C'est bien le premier des plaisirs dont on devrait se priver.

Tous ceux qui ne sont pas absolument étrangers à la révolution, ont connu le nom de Girey-Dupré, rédacteur du journal intitulé : *Le Patriote français*, jeune homme de la plus grande espérance, à qui ses amis ne connaissaient pas un défaut. Loyal, franc, courageux, rempli de talent, modeste, aimable comme un enfant; il fut condamné à mort à vingt-cinq ans et quelques jours. C'est un de ces êtres qu'a dévorés la révolution, et qu'on ne peut trop regretter, parce que faisant le bonheur d'une mère et de tout ce qui l'entourait, il devait encore être utile à

la patrie. Camille Desmoulins qui l'avait beaucoup connu, fut le voir mourir. Il en avait l'ame navrée, mais il fut vaincu par ce sentiment qui nous porte à regarder malgré nous ce qui fait peine ou même horreur à voir. D'ailleurs il avait déjà dit, lors de la mort des 21, que le courage qu'ils avaient montré était d'un exemple qui pourrait bien lui être nécessaire un jour. Il fut frappé de la fermeté de Girey. *On ne meurt pas comme cela*, disait-il, *sans être républicain ; mais malheureusement il ne l'était pas comme nous.* Il ne pensait pas dire une chose atroce ; mais quelle confusion d'idées il faut supposer dans sa tête pour excuser un tel propos.

J'ai déjà dit que Girey-Duprey rédigeait, concurremment avec Brissot, le Patriote français. Il avait le premier tonné contre les évènements de septembre, et

depuis il n'avait cessé de signaler avec la plus grande énergie , la faction qui s'en était rendue coupable et qui marchait avec audace à de nouveaux crimes : ce fut la cause de sa mort. Mais à la Conciergerie , où il avait fait venir un exemplaire de son journal , en relisant ce qu'il avait écrit avant le dix août , il soulignait quelques expressions démagogiques ; il se repentait de s'en être servi , il voyait très-bien qu'elles étaient inutiles à la cause qu'il défendait. Les circonstances et sa jeunesse l'excusent sans doute. Je ne rappelle point ce fait pour nuire à sa mémoire , mais pour faire sentir quelles terribles leçons , même avec une âme pure et un cœur droit , on peut trouver dans sa propre conduite. Ni les fers , ni la mort ne troublèrent un instant l'âme de ce brave jeune homme. Il ne fut affecté que de quelques sottises qu'il avait imprimées ;

mais il voyait qu'en révolution les sottises enfantent quelquefois des crimes. Encore une fois, hommes probes qui écrivez sur la politique, voyez combien vous devez songer à ce que vous dites pour votre propre tranquillité; car la probité n'est que le véritable intérêt de l'homme bien entendu: on est toujours le premier à en recueillir les fruits que rien ne peut nous enlever.

On a constamment parlé, depuis la révolution, d'une faction d'Orléans; je ne l'avoue ni ne la conteste: seulement il est assez mal-aisé de croire que d'Orléans travaillât pour la république; mais travaillait-il pour lui ou pour son fils? Lors de la levée des scellés apposés et à Paris, et au Raincy, il ne se trouva absolument rien d'intéressant dans sa correspondance, sinon deux ou trois lettres, dans lesquelles

il témoignait le plus vif désir que son fils aîné fût élu membre de la convention nationale. Il savait que son âge était un obstacle, et il cherchait, il indiquait par quels moyens on pourrait le vaincre. *Faites-le toujours nommer par l'assemblée électorale*, disait-il; *une fois la convention formée, on pourra peut-être obtenir une exception*. Je livre ce fait bien certain, qui n'a pas encore été publié, auquel je n'entends rien, à ceux qui savent tout, qui trouvent place pour tout et que rien n'embarasse.

Dans le nombre des 73 députés mis en arrestation, il y en avait trois ou quatre qui étaient restés tout uniment chez eux. La rapidité des évènements n'avait pas permis qu'on songeât d'abord à les y aller chercher. Ils sortaient même quand le soleil était couché. Ils avaient de tems à

autre d'assez belles peurs ; mais encore valait-il mieux être comme cela , que d'être en prison. Ils n'en convenaient pas quand on les y amena ; ils soutenaient qu'ils avaient été plus malheureux , par l'incertitude de leur destinée et les craintes continuelles , que ceux qui étaient enfermés. Quand ils l'eurent été eux-mêmes pendant quelques jours , ils changèrent de langage. Je reviens à ce que je voulais dire. L'un d'eux fut voir le fameux Danton peu de tems avant l'arrestation de ce dernier. Il le consulta sur le sort des 73 , sur ce qu'ils avaient à craindre ou à espérer. Danton lui prit d'une main le haut de la tête , de l'autre le menton , et faisant jouer la tête sur son pivot : *Sois tranquille* , dit-il avec cette voix qu'on lui connaissait , *ta tête est plus assurée sur tes épaules que la mienne. O ! sagesse humaine , ô puissance des hommes , qu'êtes-vous ?*

qu'êtes-vous ? Sans le neuf thermidor, les 73 n'avaient pas long-tems à vivre, et le soin même qu'on avait pris de ramasser ceux qui n'étaient pas encore sous la griffe du tigre, n'était pas d'un augure favorable. Mais cet homme terrible qui avait dessiné toutes les institutions révolutionnaires, qui avait maçonné tous les degrés du trône sanglant de Robespierre, était-il de bonne foi, quand il disait que la tête d'un malheureux proscrit était plus en sûreté que la sienne ? Ou bien, saisi d'une sorte de stupéfaction au milieu du chaos épouvantable où il avait concouru à plonger la France, ressemblait-il à ces hommes qui, travaillés du cochemar, se voient au bord de l'abyme, s'y sentent entraînés, veulent y échapper ; mais ne retrouvent plus ni leur agilité, ni leur force ?

Hérait de Séchelle et Simon, tous deux membres de la convention nationale, étaient en prison au Luxembourg; ils jouaient souvent à la *galoche* ensemble. On eût dit de l'archange Gabriel jouant avec le diable; mais Simon était encore plus laid que Hérait n'était beau. Il était si laid, que la première fois qu'il entra au café, (on avait conservé dans la prison l'ancien café du Luxembourg) la première fois donc qu'il y entra, sans que l'on sût qui il était, plusieurs prisonniers détournèrent la tête, en disant: mon dieu quelle figure!

Dans tous les tems, mais principalement dans les tems orageux, il est certaine circonspection dans la conduite, certaine réserve décente qu'avouent la sagesse et les convenances. Par-là on peut prévenir des désagrémens et même des

malheurs, ou si on ne les prévient pas, au moins n'a-t-on point de reproches à se faire; mais cette circonspection portée trop loin, devient petitesse, puérilité, elle est en quelque sorte une exagération en sens inverse, qui ne préserve pas toujours des dangers qu'on voudrait éviter.

Le nom de *Guiot de Reverseaux* fut célèbre au barreau; la renommée du père avait valu au fils des emplois distingués sous l'ancien gouvernement. Guiot de Reverseaux fils, avait été maître-des-requêtes et intendant à la Rochelle. A l'époque de la révolution il s'était retiré à Chartres, où il fut arrêté et de là conduit à la Conciergerie. Il en était d'autant plus étonné, qu'il avait été exclusivement occupé de sa sûreté personnelle. Depuis le commencement de la révolution, il n'avait écrit à personne, il n'avait reçu de lettres de personne; il n'avait point fait

de visites , et n'en avait point reçu ; il ne parlait à personne , et ne permettait point qu'on l'approchât : certes , il est impossible d'être plus prudent. Mais il voulait faire bâtir des hangards dans une ferme près de Chartres ; il voulait que cette construction fût faite promptement. Le charpentier lui observa que la plupart des ouvriers étant de la première réquisition , il ne pouvait aller plus vite. Guiot répondit que les ouvriers n'étaient point *obligés de partir , et qu'ils pouvaient se faire remplacer*. Les ouvriers ne retiennent que la première partie de cette phrase , c'est-à-dire *qu'ils n'étaient point obligés de partir* , et ils s'en vont crier à la municipalité de leur village , qu'ils ne sont pas obligés de partir ; que c'est monsieur de Reverseaux , qui a autant d'esprit qu'un autre , qui le leur a dit : et voilà le pauvre Reverseaux arrêté , condamné à mort

comme complice d'une conspiration tendante à empêcher de partir la première réquisition.

Il avait bien senti que pour ne point être pris par ses paroles ni par ses écrits, il ne s'agissait que de ne point parler et de ne point écrire. Il avait su renoncer aux douceurs de la société, aux épanchemens de l'amitié, choses cependant qui ne le compromettaient pas nécessairement ; mais il a besoin d'un hangard, il est pressé, et voilà qu'il se mêle d'interpréter les lois les plus chatouilleuses par des circonstances que son isolement ne lui permettait pas de bien connaître. Un homme qui y aurait mis moins de finesse, n'aurait pas cessé de voir ses amis et aurait laissé partir la réquisition.

Je ne connais rien de plus méprisable que la vilenie et la ladrerie ; ce sont des

vices qui dégradent tellement l'humanité, que ceux qui en sont atteints ne sont plus regardés, en quelque sorte, comme en faisant partie. Dans quelque situation qu'ils se trouvent, quelques malheureux qu'ils soient, on ne prend aucun intérêt à leur sort : il y a plus, on les hait.

Il y avait à la Conciergerie un ancien maître des comptes, nommé Ogié, riche d'un million de bien, à ce que l'on disait, mais au moins très-riche. Il ne parlait que de sa pauvreté ; il vivait de la manière la plus misérable ; il ramassait des restes de soupe que l'on mettait par terre le long de la muraille ; il achetait du traiteur des os, quand ils pouvaient offrir quelque chose à ronger. Qui veut des œufs durs, disait un jour un prisonnier ? Moi, répond Ogié ; ce sera pour mon souper. Il en prend un qu'il va cacher dans une serviette, avec autant de précaution que s'il

eût serré un sac de louis d'or. Le traîtreur tenait à sa main les restes d'un gigot sur lequel on avait soupé la veille, lorsqu'on l'appela dans le fond de la chambre. Le vieil Ogié le suivait, regardant par dessus l'épaule, la bouche béante, les yeux grands-ouverts et fixés sur le plat : « Eh ! » mais il y a encore de quoi manger ». Notez qu'il n'était pas de la table. On eût dit de la gloutonnerie et de l'avarice réunies. Malgré que les prisonniers fussent bons camarades, et qu'ils respectassent singulièrement la vieillesse, ils se moquaient à la journée de celui-ci, ils le méprisaient. Ami ou ennemi lecteur, si tu veux que tes enfans soient respectés dans leur vieil âge, fais, entr'autres choses, qu'ils ne soient pas vilains.

L'homme qui servait à la Conciergerie, Marie - Antoinette, ci-devant reine de

France, était un voleur nommé Barassin, condamné aux galères. Je ne dis point cela pour attendrir les aristocrates, ou irriter les démocrates, mais seulement comme un fait remarquable et propre à porter un homme qui compte son ame pour quelque chose, à la fortifier contre les évènements; car le plus grand intervalle en morale n'est pas d'une reine à un voleur, mais bien d'un homme dont la vie fut à tous égards sans reproches.

Diétrick, ancien maire de Strasbourg, après une longue suite de malheurs, fut conduit de la prison de l'Abbaye, à la Conciergerie. Il devait être et il fut mis en jugement le lendemain. Il montrait un genre de courage qui lui appartenait. Il était ferme; mais il n'éloignait point de lui les objets qui pouvaient l'attacher à la vie. Ce mélange d'énergie et de sentimens

touchans donnait à sa phisionomie quelque chose qui inspirait le respect et le plus vif intérêt. Il était préoccupé de sa défense. Le soir il s'était mis à écrire ; mais un de ses camarades d'infortune l'invita à souper et à boire un verre de vin avec la société, en lui observant que si on voulait réellement le juger, il n'avait pas besoin de défense ; que si on voulait l'assassiner, elle lui était aussi inutile. Il comprit ce qu'on voulait lui dire, il quitta son travail et vint se mettre à table avec le plus grand calme.

Il y a sur les registres de la prison des Madelonnettes un mandat d'arrêt ainsi motivé : « Arrêté comme *prévenu d'être* » *suspect*, et comme ayant une figure » trop *joviale* pour pouvoir aimer la révolution ».

Parmi les traits de dévouement qui ont

consolé l'humanité dans les tems malheureux, en voici un qui me paraît assez extraordinaire.

Un pauvre garçon limonadier attaché à un café près la prison appelée *la Force*, avait pris en affection les soixantè et quelques députés qui y étaient détenus. Il leur rendait quelquefois des services qu'on ne peut attendre que de l'amitié. Ils voulurent d'abord lui donner de l'argent. Il refusa, en disant : Je prendrai volontiers les quelques sols qu'on donne à un garçon quand on paie le café ; mais jamais je ne recevrai rien pour ce que je fais par pur attachement pour vous.

Je suis fâché qu'on eût donné à cet estimable jeune homme un nom ridicule : on l'avait surnommé *Pisse-vinaigre*. Mais enfin c'est ainsi qu'on l'appelait, et il ne s'en fâchait pas.

Lorsque les députés furent transférés

de la Force aux Madelonnettes , Pisse-vinaigre, les larmes aux yeux, suivait les charrettes au milieu des femmes éplorées. Il venait, de tems à autre, voir ses chers prisonniers au moyen d'une fenêtre qui donnait dans une cour où l'on pouvait quelquefois parvenir. Arrivé là, il faisait un cri bien connu des députés. Il en venait quelqu'un à la fenêtre. Pisse-vinaigre le voyait; il témoignait sa satisfaction et s'enfuyait.

Pour moi je trouve quelque chose de bien touchant dans ces témoignages d'affection ; mais voici qui l'est davantage. Les députés furent de nouveau transférés des Madelonnettes aux Bénédictins du fauxbourg Marceau. Cette translation fut ordonnée brusquement, exécutée à l'instant, et eut lieu entre onze heures et minuit. Leur émotion surpassa leur surprise, lorsqu'ils entendirent le cri accoutumé de Pisse-vinaigre. C'était lui en effet

qui suivait les voitures, qu'il ne quitta qu'au moment où les députés furent entrés dans leur nouvelle prison. *Où la vertu va-t-elle donc se nicher ?*

Toute la France a retenti de la fameuse conspiration du Luxembourg, qui a coûté la vie à plus de deux cents prisonniers dans cette seule maison. Des hommes de toutes les classes, marchands, domestiques, gens de loi, ci-devant nobles, furent enveloppés pêle-mêle dans cet horrible massacre. Il est à peu-près impossible de se rendre compte des motifs de la préférence qu'on donna à la plupart de ceux qui furent assassinés, sur ceux qu'on laissa vivre. Par exemple, pourquoi Thouret fut-il compris dans la conspiration ? et pourquoi François de Neufchâteau fut-il excepté ? Cependant ce dernier réunissait sur sa tête tous les titres

titres qui pouvaient mériter une entière proscription ; il était homme de mérite , de probité , et il avait été membre d'une assemblée nationale. L'on peut faire nombre de rapprochemens semblables. Toutefois l'imprudence a pu y entrer pour quelque chose. On sait quelle est la défiance des tyrans ; un mot , un geste sont des crimes , s'ils ont eu la fantaisie de les regarder comme tels. Il y avait dans les prisons de ces espions qu'on appelle *moutons*. Ces moutons passaient au Luxembourg pour avoir fait les listes de proscription. J'en ai vu trois de ceux qui allaient déposer au tribunal révolutionnaire , à deux reprises différentes , sortir de la chambre du prisonnier qui faisait les écritures du concierge , emportant sous le bras le livre où étaient inscrits les noms des prisonniers , et le soir ou le lendemain il y avait translation à la Con-

ciergerie. Ces hommes , doublement scélérats, ont pu recueillir des propos indiscrets , et remarquer des figures qui n'avaient pas le bonheur de leur plaire. Je ne vois pas d'autres causes dans le choix des proscrits. Voici quelques faits à l'appui de ce que je viens d'avancer.

La victoire de Fleurus fut l'époque d'une sorte de scission parmi les prisonniers ; elle signala les partis. Les patriotes et les hommes prudents firent une fête , autant qu'il est possible d'en faire en prison. Il y eut concert à grand orchestre dans l'une des galeries du Luxembourg. La joie était sur tous les visages. Une autre partie des prisonniers, au contraire, resta enfermée , sema le bruit que cette victoire de Fleurus était un conte , et qu'il n'y avait pas même eu de combat. Tout cela fut remarqué. Les uns en plaisantèrent , les autres trouvèrent cette

conduite extrêmement mauvaise , parce qu'ils craignaient qu'elle ne nuisît à tous les prisonniers. Les moutons purent trouver là une ample moisson pour se rendre recommandables aux yeux de leurs commettans.

De plus , les ci-devant nobles avaient conservé leur ancien jargon : c'était madame la comtesse , monsieur le marquis , etc. Aujourd'hui on recevait chez M. le duc , demain c'était chez madame la maréchale ; et si madame la baronne était incommodée , ces messieurs et ces dames y portaient leurs billets de visite. Tout ce radotage ne faisait pas , sur les gens sensés , d'autre impression que des enfans qui jouent à la chappelle ; mais la méchanceté pouvait y trouver un aliment.

Coutuli était un jeune homme qui , avant son incarcération , rédigeait la Quo-

tidienne , journal qui a été constamment écrit dans un sens opposé à la révolution. Il avait grandement envie d'être introduit chez la ci-devant maréchalle de Lévi. Il y fut enfin présenté par deux jeunes gentilshommes , et il se livra tout entier à cette société. Un de ses camarades d'infortune , avec qui il se promenait souvent avant cette liaison, le rencontrant un jour dans la galerie, lui dit : *Bon jour Coutuli, tu ne daignes plus regarder les gens depuis que tu fréquentes exclusivement les comtes et les ducs ? — Oh !* reprit-il avec un ton ironique, *comment oserait-on vous parler depuis que vous remportez des victoires ?* Le camarade releva ce mot , lui fit sentir ce qu'il avait au moins d'imprudent , lui donna quelques conseils qu'il croyait sages , et finit par lui dire : « Prends » garde ; ces gens que tu vois se conduisent mal , et tu paieras peut-être bien

» chèrement l'honneur dont tu parais si fier ». *Soyez tranquille*, répondit Coutuli, *il arrivera peut-être des choses auxquelles vous ne vous attendez pas* : et il entra chez madame de Lévi. L'homme à qui ces paroles furent adressées, ne les a jamais répétées qu'au moment où elles ont été couchées sur le papier ; il en fut frappé, presque effrayé. On avait déjà dit sourdement qu'il y avait des conciliabules chez madame de Lévi ; c'était chez elle en effet que se réunissaient le plus fréquemment tous les ci-devant nobles. Ce n'est pas là sans doute une conspiration. Il est impossible, à moins d'être fou, d'imaginer que deux douzaines de personnes, sur neuf cents qui étaient au Luxembourg, eussent pris le parti, sous leurs verroux, de changer la face des affaires : il est probable qu'ils s'occupaient de leur situation ; qu'ils envisageaient les choses d'a-

près leur manière de voir , peut-être d'après quelques correspondances ; et le propos de Coutuli était le résultat de leurs conversations. Voilà ce que j'y ai vu, après y avoir réfléchi ; mais que l'on juge de l'effet d'un tel propos tombant dans l'oreille d'un *mouton*.

Coutuli fut condamné comme complice, et désigné (au moins il me semble qu'il m'en souvient parfaitement bien) comme le secrétaire , le rédacteur des conspirateurs. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'il fut compris dans la conspiration , parce qu'il allait chez madame de Lévi.

Il était très-lié avec Parisot et logeait dans la même chambre. Parisot était connu par des journaux , par différentes pièces de théâtre , par une tournure d'esprit singulièrement bouffonne ; ses liaisons avec Coutuli furent la cause de sa perte. On m'a assuré même que l'on avait balan-

cé beaucoup; qu'on avait envie de le sauver; mais que tout bien considéré, on avait jugé qu'un homme aussi fin que Parrisot, connu pour ne pas aimer la révolution, et logeant avec Couturi, ne pouvait pas être étranger aux menées qu'on reprochait à ce dernier. Je ne garantis pas ce fait; je suis bien sûr qu'il m'a été cité; mais je ne me rappelle plus même quelle est la personne qui m'en a parlé.

J'ai déjà dit qu'à l'époque de la conspiration, le célèbre Thouret, ex-constituant, était au Luxembourg. Malgré qu'il fût prudent et discret, il lâchait quelquefois la bonde, et des indiscretions de sa part, avec le nom qu'il portait, ne devaient pas être indifférentes. Il se plaisait à indiquer, dans la conversation, les institutions qu'il croyait les plus propres à fonder la république. Ses idées étaient

aussi sages que profondes ; elles sont en quelque sorte réalisées aujourd'hui. Il semblait avoir une grande prédilection pour ce gouvernement : on voyait que le mot de *république* flattait son oreille. La plus grande , la seule difficulté qu'il trouvait à son établissement , c'était l'anarchie sous laquelle nous vivions alors. Les idées étaient tellement dépravées , qu'il lui paraissait bien difficile de les ramener au moyen terme où se trouvent le bon et l'utile.

Il indiquait aussi , mais avec plus de réserve , par quels moyens il pensait qu'on pourrait renverser la tyrannie. Il croyait Danton moins atroce que Robespierre ; il était persuadé que s'il l'eût emporté , l'expérience qu'il avait de toutes ces mesures révolutionnaires dont il avait été le principal auteur , l'aurait rendu plus sage et plus circonspect. Il fit part à un de ses

camarades de prison du parti qu'aurait dû prendre, selon lui, Danton, lorsqu'il fut attaqué par Robespierre. Son plan n'était pas du tout mauvais, le machiavélisme y jouait un grand rôle; mais en pareil cas, peut-on agir par d'autres expédiens? Il eût voulu, entr'autres choses, que Danton eût fait tirer, pendant la nuit, plusieurs coups de pistolet dans ses fenêtres; que quelques hommes placés à dessein eussent éveillé tout le quartier, en criant qu'on assassinait Danton; que l'on eût proféré, dans le tumulte, le nom de Robespierre, de manière à faire entendre qu'il était l'auteur du complot : c'étaient-là les principales mesures, les autres n'étaient qu'accessoires. Et que le lendemain Danton fût entré dans l'assemblée, après que ses partisans auraient préparé les esprits, et que déjà Paris aurait été instruit du fait de la manière qu'on voulait qu'il

fût connu. Mais ce prisonnier s'est assuré qu'il n'était pas le seul à qui Thouret avait fait cette confidence. On peut juger qu'en pareil cas, il n'en faut pas davantage. Beaucoup de citoyens ont été conduits à l'échaffaud, qui n'en avaient pas tant dit. Voilà à quoi se réduit la conspiration du Luxembourg.

Les révolutionnaires étaient atroces ; mais il y a tout lieu de croire qu'ils étaient sans cesse dans les convulsions de la frayeur ; c'est pour cela qu'ils étaient toujours terribles et foudroyans.

Une sentinelle placée dans le palais de justice, près de l'une des fenêtres qui donnent sur la cour de la Conciergerie, que l'on nomme *le Préaux*, entend ce cri partir de l'un des cachots : IL SE SAUVE ! A l'instant des juges du tribunal révolutionnaire, des gendarmes, les guichetiers,

les chiens remplissent la cour, on ouvre les redoutables portes, le fameux chien *Ravage* est lancé dans le cachot, les gendarmes entrent le sabre à la main, les malheureux prisonniers sont transis de peur et croient voir le deux septembre. On interroge. On a entendu du bruit, dit un des héros : on a entendu crier : *il se sauve !* Oui, répond un prisonnier, *cela est vrai, c'était un rat qui se sauvait en emportant mon porte-feuille.*

Parmi les hommes que l'on peut accuser de duplicité, Barrère tiendra la première place. On citera un jour son nom aux petits enfans, pour leur inspirer l'horreur du mensonge, de la trigauderie et de la fausseté ; il passera en proverbe ; on dira : *faux comme Barrère.* Ce que j'écris-là n'est point pour ajouter à sa mauvaise réputation, ni pour lui nuire, il

n'y aurait pas grand mérite à crier contre un homme qui n'appartient plus à la société ; mais pour mettre de plus en plus au jour un de ces caractères qui sont tout à-la-fois le fléau et l'opprobre de l'humanité.

On sait qu'il appelait *tailler des carmagnolles*, les rapports qu'il faisait sur les armées. Il taillait donc des carmagnolles, ce qui ne l'empêchait pas de souper presque tous les jours dans une maison rue de la Loi, où se réunissait une société de personnes qui professaient des principes bien opposés à ceux que Barrère proclamait à la tribune. L'un des membres de cette société était son ami intime, et à la recommandation de cet ami, il a fait placer un nombre considérable d'aristocrates, c'est-à-dire d'ennemis de la révolution, dans les armées et dans les administrations, où ils occupaient les emplois

plais les plus importans et les plus lucratifs.

On pressait un jeune homme de cette même société d'accepter une place de commissaire-ordonnateur. Il consulta un de ses amis pour savoir s'il devait accepter. *Je ne balancerais pas*, disait-il, *si je croyais pouvoir gagner, en quelques mois, une centaine de mille francs, écus, et ensuite émigrer.... Quel patriotisme !...*

On demandait à Barrère : *Quel sera le sort du roi ?* — *J'espère*, dit-il, *qu'il sauvera au moins sa vie*; et le jour même il prononça un long discours qui déterminait l'assemblée à prononcer la mort. Les mêmes personnes lui dirent ensuite : *Eh bien, vous avez donc contribué pour beaucoup au décret ?* — *Oh ! mais*, répondit-il, *tout cela est arrangé et nous aurons un appel au peuple.*

On a observé que cette anecdote ne pouvait être exacte ; mais que ce qui était certain , c'est qu'il avait fait un discours en faveur de l'appel au peuple , et qu'après avoir entendu plusieurs orateurs , notamment Vergniaux , sur cette question , craignant de ne plus faire aucune sensation après cet homme célèbre , il avait adopté l'avis opposé , afin d'être distingué. Je crois qu'en politique , l'ambition et l'amour de la célébrité sont les plus funestes de tous les vices.

Les exemples du courage et du sang-froid sont si indispensables , qu'on ne peut trop les répéter. Un des membres de la convention nationale nous a communiqué la notice suivante ; c'est lui-même qui va parler. On verra que la vie d'un homme tient à bien peu de chose ; mais aussi ce que peut celui qui sait prendre son parti.

« Lorsque je me fus bien convaincu que des royalistes et des agens de la montagne et de la commune de Paris s'étaient emparés de la direction de la force départementale qui s'était réunie dans le Calvados, je prévis que les républicains allaient être sacrifiés. Mes collègues délibérèrent sur le parti qu'il convenait de prendre pour éviter le funeste sort qui nous menaçait; mon avis fut, qu'il fallait nous séparer et nous isoler : ils préférèrent de rester unis. Que n'ont-ils suivi mon conseil, ils existeraient encore !.....

N'ayant pour voyager qu'un passe-port de la municipalité de Caën, qui ne pouvait servir qu'à fixer plus attentivement sur moi les regards soupçonneux des comités et des armées révolutionnaires que je devais trouver sur ma route, je crus que pour diminuer le danger, en divisant l'attention, je devais me placer en com-

pagnie nombreuse , dans les voitures publiques. Je traversai de cette manière les départemens de la Manche , d'Isle et Vilaine , et du Morbihan , sans aucun accident , et j'arrivai à Lorient avec l'espoir d'y trouver l'occasion de m'embarquer , ou pour les Indes-Orientales , ou pour les États-Unis.

A la première barrière l'on nous fait descendre de voiture et quatre fusiliers nous conduisent à la maison commune. Nous étions huit voyageurs , distribués autour du bureau , derrière les officiers municipaux : je vois mes compagnons de voyage exhiber leurs passe-ports , que l'on examine et que l'on dépose dans un carton placé auprès du maire , qui me parut un galant homme ; je lie conversation avec lui , bien déterminé à ne pas produire mon passe-port , et à lui faire la confidence de mon embarras et de ma position , si on l'exigeait.

Heureusement ce que j'avais prévu arriva, les voyageurs, après avoir livré leurs passe-ports, allaient faire inscrire sur un registre leur nom, le lieu où ils allaient loger, et le tems qu'ils voulaient séjourner dans la ville. Je me mis à la file, je fis inscrire cette déclaration comme les autres, et je me retirai avec eux. Après avoir employé les six jours que je devais passer à Lorient, à chercher inutilement l'occasion que je désirais, je me rends à la commune; j'attends l'instant où le maire s'y présente; je demande mon passe-port pour partir. Tandis que je converse avec le maire, le commis chargé d'en faire la recherche dans le carton où il devait être déposé, vient annoncer qu'il ne le retrouve pas. Sans m'émouvoir je lui dis : Cherchez encore, il n'est sans doute qu'égaré; vous verrez sur le registre des déclarations, que je suis arrivé il y a six

jours, avec sept autres personnes qui se trouvaient avec moi dans la diligence de Rennes. Après de nouvelles recherches qui devaient être aussi infructueuses, le maire impatienté, dit au commis : Oh ! bien, puisque vous l'avez perdu ce passe-port, il faut en délivrer un à monsieur. Je remercie le maire ; je passe avec le commis dans un bureau où je lui dicte moi-même le passe-port, en me donnant la qualité de négociant voyageant pour les affaires de mon commerce.

Muni de cette pièce fort en règle, je traversai le département du Finistère, visitant Quimper, Brest, Landernau et Morlaix, sans éprouver d'autre désagrément que de voir mon signalement affiché dans tous les corps-de-garde où j'étais introduit pour le *visa* de mon passe-port, et la guillotine permanente sur toutes les places des chef-lieux de district, à l'usa-

ge de ceux qui , comme moi , étaient mis hors la loi.

A Morlaix , je me liai à table d'hôte avec un capitaine anglo-américain qui se préparait à partir ; j'étais disposé à me confier à lui et à prendre des arrangemens pour m'embarquer , lorsque j'appris d'un officier déporté de St. Domingue qui vivait avec nous , que cet homme avait eu la bassesse et la perfidie de livrer , quelques jours auparavant , un capitaine anglais , prisonnier de guerre , qui lui avait payé une somme pour favoriser son éväsion.

Dégoûté de mes tentatives pour mettre l'Océan entre moi et les tyrans de mon pays , je m'abandonnai au hasard des événemens , ne mettant plus ma confiance que dans la paire de pistolets qui devait me délivrer du fardeau de la vie , lorsque je ne verrais plus la possibilité de la supporter.

Je me mis en route dans une voiture avec deux commerçans qui devaient passer par St. Malo pour se rendre dans le département de la Seine-inférieure. Après avoir traversé le Finistère et le département des Côtes-du-Nord, où la surveillance livrée à la tourbe révolutionnaire était devenue extrêmement tracassière, j'arrivai, grâces à mon passe-port fort en règle et bien visé, jusqu'à St. Servan, sans aucune aventure. Il était dix heures du soir, au mois d'août, lorsque traversant la plaine qui précède le fauxbourg de St. Malo, nous eûmes le spectacle de l'explosion du météore le plus volumineux et le plus brillant que j'aie jamais vu : nous étions encore occupés de l'effet qu'il avait produit, lorsque nous vîmes, en entrant à St. Servan, des soldats et le peuple dans une agitation extraordinaire, et qui s'attroupant autour de notre voiture, la sui-

ent jusqu'à l'auberge, où nous descendimes dans ce fauxbourg, parce que la nuit ne nous permettait pas d'entrer dans la ville.

A peine eûmes nous mis pied à terre, que nous nous vîmes entourés de fusiliers conduits par un officier, qui débuta par nous traiter de contre-révolutionnaires, d'intelligence avec les Anglais, et qu'il fallait guillotiner. Après avoir inutilement essayé de lui faire entendre raison en lui montrant nos passe-ports, nous ne pûmes obtenir de lui que la permission d'envoyer l'un de nous à la municipalité pour y donner les éclaircissemens qu'il ne voulait pas entendre. Nous attendions le retour de celui de nous qui s'était détaché, lorsque nous vîmes revenir le même officier avec un renfort de sans-culottes, qui nous signifèrent assez brusquement l'ordre de nous rendre à la mu-

nicipalité. Cette tournure me parut d'un mauvais augure ; je ne doutai pas que notre camarade ne fût arrêté, et que l'on ne nous emmenait que pour lui tenir compagnie. Je pris aussi-tôt le parti de prévenir la fouille et le désarmement en me saisissant de mes deux pistolets que je tins en arrêt dans mes poches.

En arrivant à la municipalité, qui tenait ses séances dans une capucinière que je supposai être une maison d'arrêt avec d'autant plus de raison, que l'on nous fit descendre un escalier en ruine, obscur et tortueux, je commençai à me mettre en mesure d'ajuster à bout portant le plus insolent des déguenillés qui nous avaient conduit, pour en faire mon courrier dans le long voyage que j'allais entreprendre, lorsque parvenus au bas de l'escalier, j'aperçus dans l'espèce de sousterrein où nous étions descendus, trois ou quatre bandits

en bonnet rouge , que l'on nous dit être les vénérables membres du comité révolutionnaire, et qui étaient encore occupés à faire subir une espèce d'interrogatoire à notre compagnon de route. On le fit retirer pour nous faire à chacun , en particulier , les mêmes questions qu'on lui avait faites , sur le lieu d'où il venait, et sur l'objet de son voyage. Comme nos réponses furent simples , naturelles et uniformes, nos inquisiteurs parurent embarrassés ; enfin l'on se hasarda de nous demander si ce n'était pas nous qui venions de tirer dans la plaine les fusées volantes qui avaient fait l'explosion que l'on avait apperçue ? Nous nous disposions à détruire cette illusion, en parlant du météore que nous avions observé , lorsque plusieurs des habitans qui étaient accourus pour être présens à notre interrogatoire, nous évitèrent la peine de

l'explication, en disant qu'ils avaient vu, en se promenant dans la plaine, le même phénomène qui avait sans doute donné l'idée des fusées volantes. Alors on nous avoua que l'on nous avait soupçonnés d'être des agens de Pitt et Cobourg, et d'avoir, par des feux, donné quelque signal à des vaisseaux anglais pour une descente sur la côte; que l'on avait été d'autant plus disposé à le croire, que le jour même l'on avait reçu les journaux de Paris, dans lesquels se trouvait un rapport de Barrère à la convention, où il dénonçait une nouvelle manœuvre de Pitt que l'on avait connue par une lettre trouvée sur le rempart d'une place forte maritime; que par cette correspondance, les Anglais étaient convenus avec les contre-révolutionnaires, de recevoir le signal des momens et des lieux propres à l'attaque, par des fusées volantes. Un peu honteux de
la

la méprise , nos gens devinrent plus polis à notre égard, et parurent disposés même à se familiariser, si nous avions voulu les inviter à trinquer avec nous ».

La doctrine du fatalisme est, dit-on, une doctrine désespérante ; elle attaque la morale dans ses bases, ce qui est vrai jusqu'à un certain point. Cependant quand on examine la destinée de la plupart des hommes, on est forcé de reconnaître une sorte de fatalité. Il y a un jeu cruel dans les évènements, sur-tout dans les momens orageux, qui confond toutes les idées et dérange toutes les combinaisons de la sagesse. On donne toujours tort à celui qui succombe, et tous les raisonnemens des hommes qui se croient les mieux avisés, se réduisent toujours à cette alternative : un malheureux proscrit reste caché dans une maison, il y est saisi ; ah ! s'écrie-t-on,

pourquoi restait-il là ? on lui avait conseillé de changer d'asyle. Si l'infortuné s'avise de sortir, et qu'il soit pris en chemin, souvent ceux même qui lui ont conseillé de chercher une autre retraite, sont les premiers à dire : que ne restait-il où il était, c'était encore pour lui le lieu le plus sûr. On vient de voir, par les aventures qui précèdent, un membre de la convention mis hors la loi, qui conserve la vie à travers mille dangers. En voici un autre saisi pour ainsi dire sur le seuil de sa porte.

Mazuyer, l'un des membres les plus estimables de la convention nationale, ami intime et élève du respectable Vernier, membre du conseil des anciens, avait été décrété d'accusation pour avoir donné asyle à Pétion et favorisé son évasion. Mazuyer était persuadé que ce n'en étoit que le prétexte, et que le véritable motif étoit

une discussion qui avait eu lieu au comité des finances, en présence de Pache, alors maire de Paris. Pache demandait de l'argent comme à l'ordinaire. Un membre observa qu'avant d'accorder les fonds demandés, il serait bon qu'on justifiât de l'emploi de ceux qu'on avait déjà accordés, et qui étaient considérables. Pache répondit d'une manière insolente et évasive. Mazuyer indigné de l'audace et de la fourberie de ce misérable, reprit avec chaleur: « Voulez-vous que je vous rende » compte, moi, de l'emploi que le maire » de Paris et ses infâmes agens, font des » deniers de la république ? le voici ». Alors il fit une peinture horrible de toutes les trames dont la commune de Paris était le foyer, des crimes qu'elles avaient pour objet, des dilapidations qui en étaient les moyens, et du rôle qu'y jouait Pache. Celui-ci se retira en marmottant quelques

mots de vengeance. Voilà, selon Mazuyer lui-même, quelle fut la véritable cause de sa proscription. Que ce fut cette sortie violente, ou l'asyle donné à Pétion, cela est indifférent au rapprochement que je veux faire.

Depuis six mois Mazuyer n'était point sorti de sa chambre. Ennuyé, malade même d'une retraite aussi austère, il céda aux instances d'un de ses amis qui l'invita, aux approches du printems, à aller passer quelques jours à 2 ou 3 lieues de Paris. Il venait d'être mis hors de la loi. Il arriva à la maison de campagne de son ami sans aucun accident : il serait rentré chez lui avec la même chance ; mais la précaution même qu'il avait prise pour jouir d'une plus grande sécurité, fut la cause de sa perte. Lui et son ami, en partant pour se rendre à Paris, avaient pris par deux chemins différens. Mazuyer avait

choisi le moins fréquenté comme le plus sûr ; ce chemin passait dans Courbevoie , village jusques-là de la plus grande tranquillité. Le hasard , un génie infernal , tout ce qu'on ne peut imaginer , veulent que le matin du jour où l'infortuné Mazuyer devait le traverser , il y eut une scène qui avait tout mis en alarme. Le comité révolutionnaire avait lancé un mandat d'arrêt contre deux individus , le père et le fils. Ces deux citoyens furent conduits devant le comité , et là , consultant plutôt leur courage que leurs véritables moyens , ils tirèrent sur les membres du comité , des coups de pistolet , et s'échappèrent. Aussi-tôt toute la garde nationale est mise sur pied , l'épouvante est par-tout répandue , tous les révolutionnaires sont en arrêt , on met la main sur tout ce qui se présente. Mazuyer arrive vers le soir , tombe dans la bagarre ,

est arrêté et conduit devant le comité révolutionnaire. Il avait une carte de député, il la montre. On sait quelle était alors la puissance d'un député qui n'était point proscrit; sur cent occasions semblables on l'aurait conduit avec respect à la porte, de peur d'être à son tour puni de l'avoir pris un peu trop haut avec un représentant. Mais telle était la destinée de Mazuyer: on lui répond qu'on n'est pas obligé de connaître ce signe; qu'on va le conduire devant le comité de sûreté générale; qu'on saura bien là s'il est véritablement représentant du peuple. Il manque de cette audace qui aurait fait trembler de pareils coquins, se laisse conduire, et deux jours après il n'est plus.

Il prétendit cependant qu'il se trouvait dans un cas d'exception; il adressa ses réclamations au comité de sûreté générale. Les membres de ce comité, au lieu

de profiter de ses raisons, bonnes ou mauvaises, pour ne pas faire mourir cet infortuné qui, dans sa position, ne pouvait leur faire aucun mal, eurent l'atroce barbarie de le faire conduire à l'échaffaud. Que pour s'emparer de l'autorité ils aient fait massacrer ceux qui leur étaient un obstacle, cela peut se concevoir; mais que de sang-froid, lorsqu'ils en jouissaient aussi paisiblement que l'on peut jouir du fruit de ses forfaits, c'est le comble d'une scélératesse qui n'eut peut-être jamais d'exemple.

Voilà deux proscrits, dont l'un échappe à tous les dangers, et dont l'autre est saisi dès le premier pas qu'il fait; en voici un troisième qui va, se promène sous les yeux de ses proscriptionnaires, brave leurs agens, et arrive au terme de sa proscription sans avoir pris en quelque

sortie aucune précaution pour en éviter les effets.

Philippe Delville, homme d'une fermeté et d'un sang-froid rares, était du nombre des soixante-treize. Il eut seulement soin, le jour où le décret d'arrestation fût rendu, de ne point se trouver à la séance; mais il ne s'en gêna pas davantage, malgré qu'il fût très-connu dans la convention nationale, pendant plus de trois mois il alla prendre ce que l'on appelle les distributions, il touchait lui-même son indemnité. Toutefois, comme les mesures révolutionnaires prenaient chaque jour plus d'activité, on lui conseilla d'être un peu plus réservé, et de ne point approcher si près de la convention, ce qu'il fit; mais il continua de se promener dans Paris. Il passait presque tous les jours sous les fenêtres de ses collègues au Luxembourg. S'il y

avait eu quelque événement, il tâchait de le leur faire comprendre. J'ai déjà dit qu'au commencement de germinal, on fit arrêter trois ou quatre députés qui étoient retirés chez eux. Il fut encore excepté, et ces exceptions n'étaient bien certainement dûes à aucunes démarches ni à aucune protection.

Il dina un jour avec Barrere, il lui parla de l'affaire des soixante-treize, Barrere même s'est targué ensuite de sa discrétion. Un autre jour qu'il traversait la rue Honoré, St.-Just qui causait avec un de ses collègues, l'aperçut, et dit, tout surpris; *eh mais, c'est un soixante-treize!*

Chaque jour voyait paraître une nouvelle mesure imaginée pour tourmenter les malheureux prisonniers. Ceux du Luxembourg avaient la consolation de voir sous leurs fenêtres, dans le jardin,

leurs femmes , leurs enfans , leurs amis , qui tous les après-dîners venaient leur donner des preuves de leur sollicitude et de leur attachement. C'était encore trop pour des victimes dévouées à la mort ; on défendit au public la partie qu'on peut absolument appeller jardin. Au moyen d'une corde , on détermina la limite qu'il n'était pas plus permis de franchir que jadis les fossés de la ville de Romulus.

Les amis , les parens des prisonniers tournaient tristement autour de cette enceinte , et cherchaient à voir autant qu'il leur était possible leurs infortunés amis. C'était après la fameuse loi du 22 prairial , la terreur était à son comble. Philippe Delville n'en était pas moins exact à visiter le Luxembourg , il n'en était pas plus indulgent pour les mouchards , qu'il a plusieurs fois *menacés de*

coups de bâton. Un jour qu'il était assis près du fatal cordeau avec les épouses de ses collègues détenus au Luxembourg, le commandant du poste accompagné de deux fusilliers, vint leur ordonner de s'éloigner, en leur observant qu'ils ne pouvoient approcher du cordeau de plus de douze pas : *douze pas !* reprit Delleville, *bon !* Il se place le dos au cordeau, puis il se met à compter en espasant, un, deux, trois, etc. *Ah ça, mais,* dit le commandant, *si tu voulais bien ne pas faire le goguenard ; et toi,* repartit Delleville, *si tu voulais bien ne pas faire l'insolent. Je t'apprendrai qui je suis....* Il continua sur ce ton, et força le commandant à se retirer. Les femmes tremblaient de frayeur que cette algarade ne lui valut et à elles-mêmes les plus cruels désagrémens. *Quel dommage,* reprit Delleville, *que je n'aye pas ma carte, je*

L'aurais bien autrement mené ; cependant je veux voir jusqu'où ils pousseront l'audace ; partez vous , mesdames , puisque vous avez peur ; moi je vais passer devant le corps-de-garde. Il y passa en effet , en toisant hardiment son monde.

Après le 9 thermidor , il est vrai , mais lorsque toutes les communications , même par écrit , étaient encore interdites à ceux de ses collègues qui étaient incarcérés. Il se présente à la prison des Carmes , et se fait ouvrir la porte. Les députés le voient entrer de leur fenêtre. Ils ne savent d'abord qu'imaginer d'une telle démarche ; ils pensent qu'il se rend prisonnier sur sa parole , et cela , pour éviter le désagrément d'être conduit par un gendarme. Pas du tout , il venait les voir , il les demanda les uns après les autres dans le greffe , puis il s'en fût
aussi

aussi tranquillement qu'il était entré. Il y a plusieurs autres traits aussi marqués de hardiesse ou plutôt d'insouciance.

Eh bien , ami ou ennemi lecteur , rapprochez le sort des trois individus dont je viens de parler , rappelez-vous l'affaire de Guiot de Réverseaux , et puis mettez-vous martel en tête pour échapper aux événemens ! Je crois que le meilleur , dans tous les cas , est de rire , de boire , de chanter , de faire son devoir d'honnête-homme , de bon citoyen , et de s'en remettre pour tout le reste , au grand dieu , le hasard.

Sous quelque point de vue que l'on envisage la nature , on est toujours étonné de l'uniformité et de la simplicité des règles par lesquelles elle agit , soit au physique , soit au moral. Il semble qu'il n'y ait qu'un principe , dont les différen-

ces qui nous frappent ne sont que des modifications. Examinez les combinaisons de la matière dans les corps regardés comme inanimés ; voyez l'état où elle semble être en repos , examinez les progrès de la végétation , fixez vos regards sur l'explosion d'un volcan. . . . Suivez les développemens d'un être animé , comparez son plus ou moins d'agilité , son plus ou moins d'intelligence ou de stupidité , son calme ou sa fougue , sa raison ou son délire.... Prenez ensuite les aggrégations d'êtres animés , mais particulièrement des hommes , vous retrouverez dans la physionomie de l'aggrégation les mêmes développemens que vous avez remarqué dans l'individu , mêmes passions , mêmes folies , mêmes contradictions , etc... Voilà , me dira-t-on , un terrible échaffaudage de philosophie pour arriver à une petite anecdote de

deux lignes. C'est qu'un petit fait peut être le résultat de très-grandes causes , donner lieu à de grands événemens , fournir matière à beaucoup de réflexions. C'est qu'une douzaine de petits faits , et peut-être beaucoup moins , contiennent l'abrégé de l'histoire de l'espèce humaine , et que comme on juge du sexe d'un animal par une de ses parties , on peut , avec une certaine logique , juger de la nature d'une grande catastrophe par un petit trait qui en est détaché. Que l'expérience contribue toujours un peu à perfectionner notre bon sens !

Tous les voyageurs qui ont été en Suisse admirent l'industrie, la prospérité et le bon sens de ce peuple qui a su trouver le bonheur et la richesse au milieu d'arides montagnes. C'est sans doute à sa manière d'être gouverné qu'il doit des avantages si précieux et si honorables. Eh bien ! il

se fait une révolution en France , on y prononce le mot égalité , on y détruit les privilèges , quelques magistrats suisses un peu privilégiés sont offensés que l'on prenne tant de liberté , cherchent à inspirer de la haine pour la révolution française , souffrent des émigrés , persécutent des patriotes réfugiés , et cependant , dans un café de Bâle , (je tiens le fait d'un témoin oculaire et auriculaire) des émigrés , assis autour d'un poêle , disaient sans trop se gêner , *quand nous serons rentrés victorieux en France , il faudra donner des rois à toutes ces républiques , elles sont d'un mauvais exemple*. Les magistrats ne peuvent ignorer de tels propos , cependant ils n'ont pas l'air d'y faire attention. C'est qu'un bailli ne voudrait pas redevenir simple citoyen , et qu'il ne désespérerait peut être pas d'être roi , et que le peuple suit ce mouvement

de jalousie qu'éprouve un homme ou un peuple , quand un homme ou peuple veulent sortir de la sphère qui semblait leur être tracée.

Les mêmes émigrés , le même jour , au même endroit , disaient : *en rentrant en France, il faudra mettre le feu aux premiers villages que nous rencontrerons, et en passer les habitans au fil de l'épée.*
 AFIN D'INSPIRER LA TERREUR. Des émigrés , des anarchistes , des Marat , des prêtres , des princes , comme tout cela se ressemble ?

Des philosophes , des naturalistes ont couru mille dangers , je ne dirai pas en traversant les mers , mais seulement en gravissant des montagnes calcinées pour arriver à la bouche d'un volcan. Ils étaient animés de l'amour de la gloire , du désir d'avancer la science à laquelle ils s'étaient

livrés. Ils étaient heureux de saisir la nature sur le fait, et de pouvoir enrichir leur cabinet de quelques échantillons qu'ils avaient obtenu avec tant de peine et à travers tant de périls et de fatigues. Une révolution est aussi un volcan à sa manière. D'après ce que nous avons vu, je n'ai pas besoin de me perdre en définitions et en descriptions éloquentes pour le persuader. Mais ce volcan que nous avons tous gravi si difficilement, dans lequel nous avons encore un pied, je ne vois pas que nous l'ayons bien étudié. Il me semble que de toutes les sciences, c'est la politique qui est la moins avancée; c'est-à-dire la connaissance de l'homme et des hommes, le calcul des combinaisons, de toutes leurs passions, isolés ou réunis dans tout état donné, du développement, de la perfectibilité dont ils sont susceptibles.

Quand je me rappelle la plupart des

personnages qui ont figuré dans la révolution, j'admire leurs talens et leurs lumières, lorsque je les compare aux autres hommes ; mais je les trouve bien faibles, quand je les rapproche des choses et des évènements. Ils ont chacun un cercle d'idées dans lequel ils sont fort bien ; mais arrivés au terme, ils ne sont plus rien. Ils n'ont pas même le bon sens ordinaire qui fait qu'on juge bien des choses devenues très-simples. Tous ont eu beaucoup de talent pour ouvrir la carrière, pour y entrer, aucun n'en a pénétré les sinuosités, aucun n'a su, dès l'entrée, fixer le but et applanir la lice. Après avoir pris parti avec courage, ils s'y sont trainés comme par force, et sitôt qu'ils l'ont pu ils se sont mis de côté, comme si cela ne les eût plus regardés. La révolution aura été faite par des hommes que le hazard aura pour ainsi dire placés bout-à-bout

les uns des autres : c'est à la force des choses qu'il faudra en attribuer l'honneur, et non à aucun homme en particulier. Je ne veux pas pour cela dire qu'il n'y ait pas des citoyens qui n'aient joué un rôle plus honorable, et qui n'aient rendu parfois de grands services ; mais ce ne sont que de petits morceaux dans une grande pièce. Les forces de l'homme ne peuvent-elles atteindre à un si haut degré, ou bien est-ce l'insuffisance de son enseignement et le peu d'avancement ? Ami ou ennemi lecteur, vous en jugerez aussi bien ou aussi mal que moi.

Bailli, Thouret, Chappelier, nombre des 21 députés, membres de la convention, immolés le 30 octobre, m'ont paru dans ce cas. Ils tombaient entre les mains d'une faction composée d'hommes qu'ils dédaignaient, et que tous, ou presque tous, ils avaient traité de scélérats qui

avaient mérité les derniers supplices ; et il leur semblait être , jusqu'à un certain point , devant des tribunaux ordinaires ; ils s'étaient laissé arrêter , ils songeaient à se défendre.

L'infortuné et respectable Bailli parlait de son innocence , et il cherchait à la prouver. Il ne faisait pas attention que cela seul lui ôtait toute réplique , et que quand un homme comme lui en est réduit à prouver son innocence , il est trop coupable , il est perdu.

Thouret voulait également prouver qu'il n'avait rien fait contre la république.

Ducos , Fonfrede , Vergniaux , le célèbre Vergniaux , espéraient par fois qu'ils seraient rendus à la vie , bien plus à la LIBERTÉ , et par qui ? Par le tribunal révolutionnaire , parce qu'ils entendaient bien aussi démontrer *leur innocence*. Et ils recueillaient toutes leurs

forces pour bien se défendre , ils notaient toutes les anecdotes qui pouvaient dévoiler l'absurdité , les contradictions , l'infamie et la scélératesse de leurs dénonciateurs. Ils étaient contents quand ils avaient fait quelque bonne découverte , ou contre Robespierre , ou contre Barrère , ils s'en félicitaient et trépignaient comme des enfans. Je crois en effet que si Vergniaux eût été entendu , il aurait fait beaucoup d'ir pression , ce qui ne l'aurait pas empêché de mourir ; mais ils ne voyaient pas leurs bourreaux , la hache levée , qui souriaient de pitié à leurs efforts , et prêts à les immoler avec d'autant plus de célérité qu'ils auraient trouvé quelques moyens d'espérance ; ils ne voyaient pas toujours que ce n'était point pour leur préparer un triomphe qu'on les avait enchainés.

Mais , que dire de Chappelier , qui fait

d'un seul coup quatre sottises , pour ne pas dire douze , dont la moindre aurait été appréciée par un rustre qui n'aurait pas été préoccupé ? La faulx révolutionnaire était en pleine activité , il avait été obligé de quitter sa demeure ordinaire et de chercher un asyle dans les environs de Gournay ou de Neuf-Châtel , département de la Seine inférieure. Il se sentait pressé chaque jour davantage par les proscriptions qui allaient toujours croissant. Il avait les pieds sur les charbons , il voyait qu'on n'était pas bien en France , il voulait en sortir ; mais il ne voulait point émigrer. Il croit qu'il va attraper plus fin que lui ;

1°. Il écrit à Robespierre ;

2°. Il écrit à Barrère ;

3°. Il leur demande une mission secrète pour l'Angleterre , où il connaît beaucoup de monde ;

4°. Il leur révèle sa retraite.

Il fût arrêté dans autant de temps qu'il en fallait pour envoyer à Neuf-Châtel ou à Gournay , conduit à la Conciergerie , et condamné à mort comme complice de plusieurs conspirations , tant à l'étranger que dans l'intérieur.

Eh bien , nous en sommes pourtant tous là plus ou moins ! Oh , nous sommes de fiers hommes !

Il faut obéir aux lois , ou bien se résoudre à encourir les peines qu'entraîne la désobéissance : rien de plus simple ; mais il est vrai aussi qu'on n'est pas obligé de se soumettre aux opinions. Ce sont de ces choses qu'on ne se commande pas à soi-même , à plus forte raison n'a-t-on pas , à cet égard , à recevoir les ordres des autres. Aussi , maintenant chacun jouit-il pleinement de ce droit , et s'enfoncé-t-il
de

de plus en plus dans celle dont il s'est coëffé, ne fut-ce que pour le plaisir de contrarier son voisin. Cependant j'ai fait une remarque assez extraordinaire dans cinq ou six prisons où j'ai eu l'honneur d'être présenté. Au plus fort de la terreur il n'y avait plus d'aristocrates, au moins d'après les conversations : il est vrai que c'était l'effet de la peur ; mais alors donc tout ce monde-là aurait dû parler comme Marat et comme Robespierre ; pas du tout : toutes les opinions se réunissaient à celles *de ces modérés, de ces fédéralistes* qu'on envoyait à l'échaffaud avec plus de plaisir que les contre-révolutionnaires les plus signalés, c'est-à-dire des vrais républicains. Pourquoi donc cela, ami ou ennemi lecteur ?

J'ai cité un exemple de l'indifférence où étaient les gens du monde sur le sort

des malheureux immolés chaque jour par la tyrannie. Quel contraste ! Dans les prisons, au contraire, on s'occupait des moyens de délivrer la France du joug honteux sous lequel chaque jour la voyait se courber davantage.

Je vais, moi, révéler une conspiration dont personne n'a jamais parlé ; je ne m'en rappelle point sans une sorte d'attendrissement. Un de mes amis, qui était à la Conciergerie, m'a dit qu'un jour quatre ou cinq prisonniers s'entretenaient de leur situation ; ils la trouvaient déplorable, avilissante. « Comment, disaient-ils, nous attendons - là paisiblement » qu'on nous égorge ! Nous sommes jeunes, pleins de vigueur, et nous n'opposerons aucune résistance à nos bourreaux. Loin de rougir du courage et du calme de l'innocence, ils s'en félicitent » et y trouvent bien mieux leur compte.

» Ils ne tueraient pas avec tant de sécurité, si chaque victime leur offrait un
 » combat à soutenir. Les plus vils animaux
 » se défendent jusqu'à la mort; ils ne calculent pas leurs dangers et de chimériques
 » espérances ». Tout en s'échauffant ainsi l'imagination, leurs idées s'aggrandirent; ce n'était plus eux seulement qu'ils voulaient sauver, mais la France. Ils arrêtèrent leur plan d'insurrection. Ah! s'écriait un jeune aide-de-camp nommé Mathieu, si je pouvais rendre un tel service à mon pays!.... Un guichetier vint avec ses lourdes clefs fermer la porte. Comme tous les moyens n'étaient pas prêts, il fallut se coucher, et pour le coup ce fut le sommeil qui dissipa un si beau rêve.

La plus grande partie de 73 furent arrêtés le 5 octobre, dans le sein même de la convention nationale. On les conduisit

d'abord dans le corps-de-garde qui est placé sous la salle. Les tigres, les furies qui remplissaient alors les tribunes, coururent aux fenêtres de ce corps-de-garde qui donnent sur la cour des Thuileries. Là ils prodiguaient aux malheureux députés les épithètes les plus horribles. Il était déjà tard, on leur apporta enfin à manger. Vois-donc, disaient entr'eux tous ces cannibales, en témoignant leur surprise : ILS MANGENT !

On rapporte que Condé apprenant que Pichegru était nommé général en chef, dit : *Ce canonnier nous donnera de la tablature*. Pichegru avait jusques-là servi dans l'artillerie.

Qui ne se souvient pas du nom d'*Osse-
lin*, député de Paris, célèbre par ses rapports sur les émigrés ? Celui-là, pour le coup, fut pris dans ses propres filets.

Ce fut une sorte de joie , un peu maligne à la vérité , quand on sut qu'Osselin, le patriote et très-patriote Osselin , venait d'entrer à la Conciergerie. Les brocards ne lui furent point épargnés ; mais le tout sans humeur. Cependant , dans une chambre où il s'était indiscretement présenté , on le pria de n'y point remettre le pied , sous peine d'éprouver des choses désagréables.

Il était le premier de cette espèce qui eût été mis en prison. Il avait été amené pendant la nuit ; ce fut la nouvelle des prisonniers à leur réveil. Osselin est ici ! As-tu vu Osselin ? Vas donc voir Osselin. Ce n'était pas seulement sa personne qu'on allait voir ; mais il avait apporté avec lui une belle couverture en coton , une belle couverture en laine fine , tricotée , un beau couvre-pied de soie bleu-ciel , garni d'édredon ; le cou-

vre-pied sur-tout faisait le plus grand effet, un effet surprenant au milieu des lits de sangle, garnis de simples couvertures de grosse laine : et les curieux de se succéder pour voir Osselin, et son couvre-pied, et les plaisanteries d'aller leur train. On était donc tout occupé d'Osselin et de ses couvertures, lorsque l'on vit entrer une grande, belle femme ; tous les yeux se portaient sur elle ; les mauvaises plaisanteries cessèrent et se changèrent en une curiosité mêlée d'intérêt. On voulut savoir bien vite qui elle était, par quel malheur elle entraît à la Conciergerie.

On connaissait bien un peu l'affaire d'Osselin, par les papiers publics ; on savait qu'il était question de liaisons avec une *émigrée* ; mais on n'en savait pas davantage. Enfin on apprit bientôt que cette dame était la ci-devant marquise de Charri.

L'histoire de cette femme aussi intéressante qu'elle fut malheureuse , est vraiment déplorable. Tout se réunit pour l'accabler ; la perfidie , la lâcheté et une fatalité dont il est toujours impossible de rendre raison.

On cherche à s'attendrir par des aventures chimériques ; par les imitations du théâtre , que l'on contemple donc une femme jeune , belle , remplie de grâces , d'esprit , parée enfin de tous les attraits qui embellissent son sexe , condamnée à mourir sur un échafaud , à la fleur de son âge , portant pendant quatre mois , dans le fond d'une affreuse prison , le trait mortel qui l'a frappée ; frémissant d'horreur au premier bruit qu'elle entend ; croyant chaque fois qu'on touche à la porte , que c'est la mort qui vient la saisir , et que l'on dise si l'imagination eut jamais pu rencontrer rien de plus déchirant !

Pour peu que l'on mit quelque chaleur dans les développemens d'une telle situation , il me semble qu'une âme sensible n'en pourrait suporter la lecture.

Madame Charri était à Bruxelles lorsque le délai accordé aux émigrés , par la loi de février 1792 , expira. Il y a ici quelques détails assez intéressans , mais je ne puis me les rappeler ; seulement il me souvient qu'elle a assuré à un de ses amis qu'elle n'avait pas été à Bruxelles , dans l'intention d'émigrer ; mais seulement pour revoir quelques personnes de sa connaissance , et sur-tout pour tâcher de faire réussir un mariage projeté de son frère avec une veuve de ce pays. Bref elle rentra quelques jours après le délai fatal , elle était bien éloignée d'en convenir tout haut , elle avait au contraire arrangé ses papiers de manière à sauver les apparences.

Cependant elle avait des inquiétudes ; pour les calmer, elle ne trouva rien plus à propos que de donner une entière confiance à celui qui paraissait tenir les destinées des émigrés dans sa main. Il est étonnant qu'avec autant de pénétration qu'elle en avait, elle n'eût pas mieux apprécié le personnage ; il est vrai qu'il lui paraissait tout puissant, de plus il en devint amoureux. Cette romance très-connue

Te bien aimer, oh ma chère Zélie !....

sur laquelle Plantade a fait un air si joli, fut faite par Osselin, pour madame Charri, elle put donc, d'après l'empire qu'elle exerçait sur lui, ne prendre aucunes inquiétudes, ni de son caractère ni du rôle qu'il avait joué jusque-là.

Il l'aurait sûrement défendue tant qu'il n'aurait eu rien à craindre pour son

compte , mais je ne sais à laquelle des puissances du jour il avait eu le malheur de déplaire , on scrute sa conduite , on découvre ses liaisons avec une femme que l'on traite sur-le-champ d'émigrée ; il est effrayé , il l'a fait changer de nom et l'envoie chez un sien frère , prêtre-curé dans les environs de Versailles. On découvre encore sa retraite , on se dispose à la dénoncer au département de Seine-et-Oise. Osselin en est prévenu , il court à l'administration de département , et là brisant l'idole qu'il avait cru adorer , il fait une déclaration entortillée , qui était plutôt une dénonciation contre madame Charri , et cela afin de se soustraire à la loi qui porte la peine de mort contre ceux qui donneraient asyle aux émigrés.

Des mandats d'arrêt sont lancés contre madame Charri , une de ses amies , un vieillard aussi de ses amis et une ou deux

autres personnes ; contre le frère d'Osselin ; lui-même est décrété d'arrestation , et bientôt d'accusation : tous sont traduits devant le tribunal révolutionnaire.

C'était une chose bisarre de voir à la Conciergerie, le rédacteur des lois sur les émigrés , lire et relire les articles qui le concernaient , les commenter , afin d'en adoucir la rigueur ; et en même tems des prisonniers avec qui il en causait , chercher à lui prouver qu'il n'entendait pas du tout son ouvrage ; que d'après les dispositions de ces lois , il devait être conduit à l'échaffaud, si madame Charri était convaincue d'émigration , et ils avaient raison.

Osselin avait assez bien pris son parti. Cependant il avait grandement envie de s'échapper : il y rêvait sans cesse ; mais son imagination n'était pas extrêmement féconde en ressources, et tous les moyens

qu'il trouvait étaient tout-à-fait pauvres. La manière dont il raisonnait les moyens de s'évader, pouvait donner lieu à une remarque assez singulière. Il avait été, comme on sait, partisan de toutes les mesures révolutionnaires ; eh bien, il n'en avait pas du tout calculé les effets. Quand on lui expliquait quels obstacles ces mesures lui feraient éprouver, c'était comme si on lui eût appris une nouvelle dont il ne se fût pas douté. On le croira difficilement ; mais la vérité est qu'il n'avait pas une idée juste de la situation où il avait concouru à mettre la France. Il est vrai aussi de dire que c'était un pauvre homme, un brouillon avec une activité de singe et toute l'intrigue d'un révolutionnaire.

On disait à madame Charri, qui se plaignait de la déclaration qu'il avait fait contre elle, à Versailles ; « comment avec
tant

tant d'esprit, n'avez-vous pas vu qu'Osselin n'avait pas même assez de bon sens pour se donner les apparences de la probité?» et elle sentait qu'elle avait eu tort.

Je reviens aux projets d'évasion. Il s'était muni d'une certaine poudre dont j'ai oublié le nom, qui a la réputation de livrer sur-le-champ à un profond sommeil, ceux qui en font usage. Il se croit déjà dehors, il met ses bons souliers, il prévient madame Charri, qui, autant que sa garde-robe du lieu le lui permet, se met aussi en habit de voyage (on pouvait parler aux femmes à travers une grille), une fois la soirée un peu avancée, et lorsqu'il ne restait plus dans le guichet que les guichetiers, voilà mon Osselin qui, après avoir mêlé sa poudre dans du tabac, s'en va jaser avec les guichetiers, les cajole, leur conte des gaudrioles, les fait rire; il avait un peu

de cette faculté qu'on appelle de l'esprit à Paris, et qui consiste à donner à des riens une tournure plaisante; d'ailleurs quand il avait attrapé un bon mot ou ce qu'il croyait en être un, il en riait le premier, à gorge déployée et sans fin.

Il amusait donc ces messieurs qui n'étaient pas toujours disposés à rire, et en même temps, il les bourrait de tabac. Il rentrait avec les autres prisonniers afin de donner le temps à la poudre de faire son effet, puis il retournait au guichet, donnait toujours force tabac; mais ces gens-là sont de fer, ils ne sentent rien, ils restèrent parfaitement éveillés: Osselin fut obligé d'aller se coucher, et fut probablement le premier endormi. Qui était à plaindre dans tout cela? Cette pauvre madame Charri qui avait eu la bonté de concevoir quelques espérances et qui faisait déjà des romans sur les courses qu'elle

allait entreprendre et par monts et par vaux.

Cependant ils étaient à la veille de monter au tribunal, madame Charri était fort effrayée. Elle craignait d'une part, qu'on ne lui arrachât le secret de ses quelques jours d'émigration, et de l'autre, elle ne se dissimulait pas que c'était devant des bourreaux, et non devant des juges qu'elle allait paraître. L'idée de l'échaffaud la faisait frissonner d'horreur. Sa figure éprouvait une altération effrayante, quand elle en parlait. Plutôt que d'y être conduite, elle avait résolu de se donner la mort; mais elle tenait beaucoup à la vie. Les projets qu'elle roulait dans sa tête l'effrayaient autant que ce qu'elle voulait éviter. Enfin elle se résolut à en faire part à un de ses camarades de prison, qui lui avait inspiré quelque confiance, et de qui je tiens tout ce que j'en ai dit. Il fut d'a-

bord étourdi de son début : elle le somma au nom de ses malheurs et de l'estime qu'elle avait conçu pour lui , de dire sans hésiter , sans détour , ce qu'il pensait sur les questions qu'elle allait lui faire. Elle était dans un état affreux : ce n'était pas qu'elle se livrât à de grandes démonstrations ; mais on lisait sur sa figure et dans l'accent brisé de sa voix , que son ame était toute entière au désespoir. « Pensez-vous , dit-elle , qu'ils me condamnent à mort ? Répondez , oui ou non ». Celui qu'elle questionnait ainsi , et dont les craintes pour ce qui la regardait étaient aussi fortes que les siennes , se trouva fort embarrassé. « Puisque vous exigez que je sois sincère , reprit-il , il n'est pas plus en mon pouvoir de vous répondre positivement d'une manière que de l'autre. Vous savez à quelle espèce de juges vous avez affaire ; cependant on a trouvé grace de-

vant eux. Il ne faut pas plus désespérer, qu'il ne faut affaiblir son courage par des espérances qui pourraient devenir chimeriques, etc. Mais en quoi seriez-vous plus avancée, quand vous seriez certaine de votre perte? — Ils ne me jugeraient pas. — Avez-vous des moyens de les en empêcher? — Oui ». A peine ce *oui* fut-il lâché, qu'elle parut s'en repentir. Alors le prisonnier insista pour qu'elle s'expliquât. Elle convint enfin qu'elle avait de l'*opium*; que vingt fois elle avait été sur le point de le prendre, lorsqu'il lui vint dans l'idée de le consulter. Il lui observa que dans tous les cas, elle n'en était pas réduite à cette extrémité; que sans être acquittée, elle pouvait cependant ne pas être condamnée à une peine capitale; qu'il était possible qu'elle fût condamnée ou à une détention, ou à la déportation: qu'il était sûrement douloureux de rester dans

une prison; mais enfin qu'en révolution
 l'essentiel était de vivre, parce que les
 choses peuvent changer de face du jour au
 lendemain; que si elle était condamnée à
 une peine capitale, c'était bien le moins
 qu'elle en fût certaine pour prendre un
 parti aussi violent, et qu'il suffirait qu'elle
 fût nantie du poison en cas d'événemens.
 Il ajouta que dans ce cas même son avis
 n'était point, ni qu'elle se donnât la mort,
 ni qu'elle la reçût, toujours fondé sur ce
 que l'avenir amène bien des choses, et
 qu'il fallait gagner du tems; mais qu'elle
 se déclarât grosse; que l'impossibilité où
 sont les médecins d'affirmer la négative,
 devait lui inspirer quelque confiance.
 Cette idée lui répugna d'abord. On lui
 observa qu'une telle délicatesse, au mi-
 lieu de gens qui tuaient et de gens qui
 souffraient qu'on tuât, était assez dépla-
 cée. Elle le sentit, et adhéra à tout. Cette

résolution la tranquillisa. Il ne fut plus question que de savoir où elle placerait son opium, afin de l'avoir au besoin. Le lendemain matin elle avait imaginé de le mettre dans les boutons des manches de sa robe.

Je rends d'une manière bien froide une conversation qui fut tout-à-la-fois animée, attendrissante, déchirante. Tous les sentimens qui peuvent faire chérir ou dédaigner la vie, furent développés par cette malheureuse femme, avec une rapidité, une chaleur, une éloquence qu'une position aussi cruelle peut seule donner; mais enfin il s'agissait de la vie; elle se décida pour le parti qui pouvait la lui conserver.

Elle parut au tribunal. On a assuré depuis que son arrêt était prononcé avant de la mettre en jugement. Sa figure, son air simple et modeste, quoique distingué, inspirèrent beaucoup d'intérêt; elle parla

avec tant de calme , de douceur et de graces , que tous les spectateurs , qui n'étaient pas cependant pour la plupart fort sensibles , en furent attendris. Osselin se défendit par la déclaration qu'il avait faite au département de Seine et Oise , c'est-à-dire à peu-près aux dépens de madame Charri , malgré qu'il eût promis le matin de changer son plan de défense , fondé sur ce qu'il pouvait infiniment nuire à Mme. Charri , sans qu'il en tirât un meilleur parti pour sa cause. Un troisième se défendit en tombant et sur Osselin , et sur madame Charri. Les autres co-accusés se conduisirent très-bien envers elle.

De tout cela , cependant , il ne résultait pas nécessairement qu'elle fût rentrée trop tard sur le territoire de France , et le sens des explications qu'elle avait donné n'était point détruit ; mais une furie , une femme pleine de vin , qui avait été atta-

chée à sa mère , et qui était auprès d'elle lors de son voyage ; qu'elle avait comblé de bienfaits , avait été appelée là comme témoin : elle détruisit en un instant, avec une méchanceté atroce, les inductions que madame Charri avait tirées de ses passe-ports ; ce qui parut décider sa condamnation.

En descendant du tribunal, elle fut placée dans l'un des cabinets du guichet où l'on mettait ordinairement les femmes condamnées à mort. Elle resta trois jours dans ce sépulchre , éclairé par une chandelle, le jour comme la nuit. Enfin, le troisième jour, les médecins et les matrones déclarèrent qu'elle était grosse : alors on la remplaça dans la cour des femmes. Elle était accablée , une femme la soutenait, lorsqu'elle y entra. Pendant quelques jours elle fut d'une tristesse affreuse ; mais tout doucement elle devint

plus tranquille. Dans la conversation même elle plaisantait sur son malheur. Mais dans ses épanchemens avec ses amis, quand elle disait en frémissant : *Condamnée à mort !* elle brisait le cœur.

Osselin avait été condamné à la déportation. Quelques jours après le jugement, ils eurent une sorte d'explication. Mme Charri finit par lui reprocher, sans trop d'humeur pourtant, que tout le monde *s'était défendu à ses dépens, et lui particulièrement*. Osselin, confus, se retira brusquement, et ils ne se parlèrent plus.

Osselin fut conduit à Bicêtre. Quelque tems après son infortunée victime fut transférée à la Salpêtrière. Là, on m'a assuré qu'elle avait été à même de se sauver ; qu'un trou avait été fait ; qu'un drap avait été attaché pour descendre le long d'un mur ; qu'un asyle lui était préparé à Paris. Elle craignit d'être prise sur le fait,

ce qui aurait rendu sa mort certaine. Elle n'osa céder aux instances qui lui furent faites, et elle ne put échapper à sa funeste destinée. Deux choses, dit-on, concoururent à hâter sa perte. Une femme en qui elle s'était confiée, sortit de la Salpêtrière, et la première chose qu'elle fit, ce fut d'aller déclarer à la police que madame Charri n'était point grosse; que c'était d'elle-même qu'elle le savait. La seconde, qui est plus certaine, c'est que Froidure, qui était à la police, avait promis de la sauver; mais Froidure fut compris dans cette conspiration, dont tous les complices furent conduits au supplice avec des chemises rouges. Quelques jours après sa mort, madame Charri fut exécutée. Elle fut sincèrement regrettée par ceux qui l'avaient connue.

Je ne crois pas faire une indiscretion en imprimant les deux pièces suivantes, que

m'a communiqué l'amie à qui la première fut adressée. C'est rendre un hommage à la mémoire de cette femme charmante, dont les belles qualités méritaient un meilleur sort.

MON PORTRAIT

ADRESSÉ A MON AMIE.

ÉGLÉ, vous l'avez exigé, c'est le plaisir de vous obéir qui va conduire mon pinceau, et il sera fidèle. J'ai dix-huit ans, je suis femme, et j'oserai dire la vérité sans déguiser mes vertus ni faire grâce à mes défauts; si mon amour-propre est blessé de ma franchise, loin de m'en plaindre à moi-même, je regarderai cette humiliation comme un léger sacrifice au désir de vous satisfaire.

L'usage est de commencer par l'extérieur; j'en vais suivre la loi avec quelques regrets. Sans être jolie, je ne suis point désagréable;

désagréable ; mes yeux sont noirs , d'une grandeur médiocre et assez expressifs , surtout quand la joie les anime ; mes sourcils sont noirs et épais , un peu trop rapprochés ; j'ai le nez court , point gros et un peu retroussé , la bouche grande , les lèvres trop grosses , les dents belles , les cheveux noirs , le teint brun et peu animé , la taille ni régulière , ni agréable. Je suis d'une grandeur un peu plus qu'ordinaire. Le tout fait une figure qui n'est point choquante , et dont on ne dit rien. Je crois , sans vanité , mériter plus de louanges , si on passe plus avant ; j'ai le cœur excellent , l'esprit vif , quelquefois plaisant , presque toujours juste , rarement méchant ; je ne crois pas qu'il soit assez supérieur pour me permettre de l'égayer aux dépens des autres , qui auraient droit d'être plus attentifs à ses imperfections. Si c'est un raffinement d'amour propre , je

L'avoue coupable ; mais j'aimerais à croire que mon bon naturel est la seule cause de cette disposition. Je cherche à m'attirer les cœurs, plutôt que les complimens, qui ne me sont cependant pas indifférens. J'ai toujours réussi à me faire aimer. Mon caractère liant m'a fait dissimuler mille défauts sans les corriger. J'ai des droits à l'indulgence , presque toujours je l'ai obtenue , et sans en avoir intérieurement pour les autres. Je suis facile à vivre, et j'ai l'air satisfaite des gens que je fréquente. Je parle au cœur plus qu'à l'esprit ; on me chérit plutôt qu'on ne m'admire. Je suis légère , et souvent d'une légèreté impardonnable ; j'ai fait , dans une très-courte vie , un million d'imprudences ; mais je dirai , pour mon honneur , que le secret de mes amis n'y a jamais eu de part. Je pense sensément , sans agir toujours de même : en un mot , ce qui est l'ouvrage

de ma tête est rarement bien fait ; si mon cœur s'y intéresse , tout rentre dans l'ordre. Ma volonté est la seule règle de mes actions , souvent de celles des autres , étant extrêmement insinuante ; on quitte son sentiment pour prendre le mien , sans presque s'en appercevoir. Je suis fort tendre pour mes parens et mes amis ; ma constance est à toute épreuve. Je ne me hais nullement , et je crois devoir mettre un excès d'amour propre au rang de mes plus grandes imperfections. Je ne sais pas souffrir , ni même dissimuler les injures ; je suis vive , emportée et souvent piquante , quand on me fâche , même avec les personnes que j'aime le plus : lorsque ma colère est passée , les torts sont oubliés , et je rougis des excès où m'a porté cette passion qui me domine avec empire , et dont je n'ai pas eu la force de triompher. Je n'ai d'aversion pour qui que ce soit , et

quoique d'un naturel fort railleur, les défauts des autres excitent peu mon attention. J'aime la société ; je me crois faite pour elle, et je trouve une extrême douceur à estimer ceux qui la composent. Je suis assez complaisante ; mais j'avoue que je me donne rarement beaucoup de peine pour obliger. Je ne suis nullement coquette ; l'extrémité opposée est peut-être la seule où je donne. Les aises et les commodités de la vie me plaisent infiniment ; j'ai un goût décidé pour le monde, les plaisirs et les richesses. Je suis d'une paresse et d'une indolence extrêmes : si j'eusse combattu une aussi mauvaise habitude, j'aurais actuellement mille ressources contre l'ennui que je me suis refusées. J'ai négligé mon éducation, ce qui fait que je n'ai aucun talent ; malgré cela, je ne suis point ignorante, et grâce à une heureuse mémoire, j'ai l'esprit assez or-

né ; je parle et j'écris avec plus de feu et d'imagination , que d'ordre. La lecture m'amuse , quoique assez ordinairement on me voie désœuvrée. La morale m'ennuie ; les sermons , les lectures de piété me déplaisent : j'aime Dieu de tout mon cœur , et je le sers mal : enfin , j'ai toute la vivacité et l'inconséquence d'une grande jeunesse. Je désire qu'à mille qualités qui me rendent aimable , l'âge vienne ajouter le charme de la raison.

Voilà une peinture fidèle d'une personne fort ordinaire. J'aurais souhaité parler de vertu. Je connais le vice , et sans m'y sentir beaucoup de dispositions , je dois le craindre. Ce serait être téméraire que de se croire invulnérable aux dangers parmi lesquels on ne s'est jamais trouvé. L'amour du bien , que je prie Dieu d'exciter dans mon âme , pourra me le faire pratiquer. Je finis en assurant que sans

efforts je serai aimée partout où je serai connue, et que s'il le faut j'en ferai pour me faire estimer.

R O M A N C E.

AIR : *On compterait les diamans.*

» L'amour est le roman du cœur,
 » Et le plaisir en est l'histoire; » (*)
 Ce fut un blasphème d'auteur
 Dont il faut perdre la mémoire.
 Amour ! roman de nos beaux jours,
 Il n'était pas fait pour te croire ;
 Moi, je veux te lire toujours,
 Dussé-je anéantir l'histoire.

Second couplet.

Lorsque Platon permit d'aimer
 En ajournant la jouissance ;
 Lorsque le cœur put s'enflammer
 Sans qu'il en en coûtât l'innocence,
 Il ajouta bien aux plaisirs,

(*) Deux vers d'une chanson du marquis de Bièvre.

Il ne toucha point à la gloire ;
 Et pour exalter nos desirs ,
 Mit le roman avant l'histoire.

Troisième couplet.

On s'aima mieux et plus long-tems ,
 On crut peut-être à la constance ,
 Et l'ame gagna sur les sens
 La tendre estime et l'espérance ;
 L'amour cessa d'être une erreur ,
 Chaque jour vit une victoire ,
 On vanta le roman du cœur
 Sans qu'on eût à voiler l'histoire.

Quatrième couplet.

Mais cet âge d'or si vanté
 N'eut qu'un instant de notre vie ,
 On n'approcha plus la beauté
 Que pour la voir plutôt flétrie ,
 On ne rêva plus le bonheur ,
 On perdit tout , jusqu'à la gloire ;
 Le plaisir fut l'ami du cœur ,
 Et le regret fut notre histoire.

Cinquième couplet.

Amour ! j'encensai tes autels ,
Je connus bonheur et tristesse ,
Espoir charmant , regrets mortels ,
Dur esclavage , douce ivresse ;
Le plaisir fuit comme l'erreur ,
L'amour vit seul dans la mémoire ;
J'ai fermé le roman du cœur ;
Mais son souvenir vaut l'histoire.

Drouet, membre du conseil des cinq cents, maintenant en accusation devant la haute-cour de justice, a été long-tems prisonnier en Autriche; il y a été très-malheureux, et sous ce point de vue, il méritait d'inspirer quelque intérêt; mais la cause de ses malheurs ne fut pas, comme bien des gens l'ont cru, un acte de dévouement à la patrie; ce fut, au contraire, la plus grande de toutes les extravagances, et cette extravagance a été

cause qu'un ou deux braves officiers ont été à la Conciergerie pendant quatorze ou quinze mois , le couteau sur la gorge. Je n'eusse jamais révélé ce fait, si Drouet se fût bien conduit; mais vu l'état des choses, il est bon qu'on sache que ses souffrances n'ont pas même droit à notre souvenir.

Maubeuge était bloqué par les Autrichiens. Drouet y était enfermé avec un de ses collègues. La garnison était dans le plus affreux dénuement; déjà on avait tué près de cent chevaux, faute de fourrages, et pour subvenir aux plus pressans besoins des soldats. Un commandant de bataillon, nommé Pinteville, se présente au commandant de la place, lui dit qu'il est désolé de voir l'état où la troupe est réduite; qu'il n'y a d'autre moyen que de le faire connaître au général en chef et au comité de salut public. Il offre de remplir

cette mission et de traverser le camp ennemi, si on veut lui donner vingt braves à son choix.

Le commandant de la place le loua de son dévouement : il lui répondit qu'il allait sur-le-champ en parler aux représentans. Ceux-ci approuvèrent le projet, et déjà Pinteville avait, de concert avec un officier de cavalerie, fait choix des dragons qu'il croyait dignes de le seconder dans son entreprise, lorsque Drouet déclara qu'il voulait commander le détachement.

Pinteville lui remontra qu'un tel acte était le fait d'un soldat; qu'il y avait cent à parier contre un, qu'ils seraient tués ou faits prisonniers; que pour eux c'était sans conséquence : mais qu'il n'en était pas ainsi d'un homme revêtu des premières fonctions de la république. Drouet répondit avec emportement. Pinteville

allait continuer. F. . . . , dit Drouet avec une colère menaçante, je vous défends de me faire la moindre observation. Pinteville se tut.

On fit dans la journée toutes les dispositions pour le départ. Drouet commanda le nombre d'hommes dont il voulait que le détachement qui devait l'accompagner, fût composé. Il désigna notamment l'avant-garde. Malgré que Pinteville fût un peu dégoûté de lui donner des conseils, il ne put s'empêcher de lui observer, que faire marcher un avant-garde en pareil cas, c'est livrer le corps du détachement à l'ennemi. Pour cette fois, Drouet paraît céder.

On se met en marche par la nuit la plus obscure. Tout le détachement part en même tems; mais bientôt on entend une fusillade à la première redoute sous laquelle il devait passer. C'était Drouet qui,

revenant à son projet d'avant-garde, avait emmené une demi-douzaine de cavaliers qui avaient insensiblement pris les devants. La partie qui était restée en arrière, délibère si elle continuera sa route, vu que l'ennemi est sur pied. Leur résolution est bientôt prise, ils se mettent au galop, essuyent le feu de deux redoutes, et lorsqu'ils n'entendent plus aucun bruit, ils s'arrêtent pour se reconnaître. Drouet n'y était plus. Ils poussèrent jusqu'à la ville prochaine, où ils donnèrent le signal convenu, qui était de tirer neuf coups de canon, afin qu'on put savoir à Maubeuge s'ils étaient passés.

Sur les renseignemens que donnèrent au gouvernement Pinteville et ses compagnons d'armes, le blocus fut levé. Pinteville retourne à Maubeuge; en arrivant on l'arrête comme auteur d'une conspiration

ration qui avait pour objet de livrer Drouet aux Autrichiens.

Ducos, l'une des victimes conduites à l'échaffaud, le 30 octobre 1793, était un des hommes de France qui avait le plus d'esprit comptant. Champfort l'aimait beaucoup, et il l'aimait à cause de son amour pour la révolution, de sa jeunesse, de sa candeur et de ses saillies. Il y avait des femmes qui l'aimaient encore davantage. Quelques-uns de ses ennemis même étaient presque fâchés de l'immoler. Il était ainsi que Fonfrède, son beau-frère, singulièrement attaché à Vergniaux, tous deux étaient ses élèves, ils le regardaient comme leur père. Sa proscription les décida à sacrifier leur vie pour lui. Ducos n'avait point été arrêté dans le sein de la convention, le 3 octobre. Il fut ce jour-là à l'opéra, et de-là souper avec des amis.

A minuit , il se rendit seul a la conciergerie , demanda à être inscrit sur le registre des prisonniers , et dit à ses collègues et à Fonfrède : *Je viens mourir avec vous.*

Ce séjour ne troubla point sa gaité , il plaisantait sur tout , après avoir jugé tout très sérieusement. Il fumait sa pipe et dansait comme Didelot. Quatre ou cinq jours avant sa mort , il fit les couplets suivants , en forme de pot-pourri , dont l'aventure d'un de ses collègues , arrêté à Provins , jetté dans un cachot , et conduit à la conciergerie , les fers aux mains , lui avait fourni le sujet.

LE VOYAGE DE PROVINS.

POT-POURI.

AIR des Visitandines.

UN jour de cet automne ,
 De Provins revenant....
 Quoi ! sur l'air de la none
 Chanter mon accident.
 Non , mon honneur m'ordonne
 D'être grave et touchant.

AIR des Folies d'Espagne.

Peuple Français, écoutez-moi sans rire,
 Je vais narrer un grand évènement :
 Voici comment j'allai de mal en pire,
 De point en point de Provins revenant.

AIR : Je ne saurais danser.

L'exorde est fini ,
 Je vais entrer en matière,

L'exorde est fini,
 Que le Ciel en soit béni !
 Cicéron cadet,
 Je me pique d'éloquence ;
 Cicéron cadet ,
 Mieux que lui je viens au fait.

Air des Pendus.

L'autre jour la convention
 Décréta d'arrestation ,
 Ma personne , sans dire gare ;
 Pour me sauver de la bagarre ,
 Je résolus fort à propos
 De prendre mon sac sur mon dos.

Air : Du bas en haut.

Clopin clopant ,
 Je cheminai dans la campagne ,
 Clopin clopant ,
 D'horreur et d'effroi palpitant ;
 Maudissant un peu la montagne ,

Je m'enfonçai dans la Champagne,
Clopin clopant.

AIR : *Aussi-tôt que je t'apperçois.*

Un mal auquel je suis sujet
M'attaqua sur la route ;
Car ma peur changeait chaque objet,
Et je n'y voyais goutte.
Je prenais, le long du chemin,
Un âne pour un jacobin. (*bis*)
Il est de plus lourdes méprises ;
La peur fait bien d'autres sottises :
Chaque jour voit (*bis*)
Quelqu'un s'y tromper de sang-froid.

AIR : *Malborough.*

Enfin, sans prendre haleine,
Mironton, ton, ton, mirontaine,
La fortune inhumaine
Me conduit à Provins.
O honte, affreux des destins ! (*bis*)

C'est-là que dans l'auberge,
 Posant mon sac et ma flamberge,
 En paix je me goberge;
 Vient un municipal,
 Lequel d'un ton brutal,

AIR de la Carmagnole.

Dit: Citoyen vous avez tort (*bis*)
 De voyager sans passe-port. (*bis*)
 Pour punir votre oubli,
 Il vous faut aujourd'hui
 Danser la carmagnole,
 Vive le son, vive le son!
 Danser la carmagnole,
 Vive le son du canon.

AIR de Figaro.

Je suis un inviolable,
 Repris-je avec dignité;
 Si j'ai l'air d'un pauvre diable,
 C'est que je suis député.

Citoyen, veuillez à table ,
 Vous asseoir à mon côté ,
 Buons à la Liberté. (*bis*)

AIR : de la *Marseillaise*.

Malgré votre habit sans-culotte ,
 Vous êtes, dit-il, un suspect ;
 Vous irez siffler la linotte ,
 Mon cher député, sauf respect. (*bis*)
 Entendez-vous dans la cuisine
 Le bruit qu'y fait maint citoyen ,
 Criant : haro sur ce vaurien !
 On vous a jugé sur la mine.
 Aux armes, citoyens ! Saisissez ce grimaud !
 Marchez, (*bis*) les fers aux mains , qu'on le
 mène au cachot.

AIR : *Que ne suis-je la fougère.*

Hélas ! voudra-t-on le croire ?
 On l'a fait comme il le dit ;
 Je voulus faire une histoire ,

Mais j'étais tout interdit.
De terreur perdant la tête,
Durant ce conflit soudain,
Je passai pour une bête,
Et c'est mon plus vif chagrin.

Air : *M. l'abbé où allez-vous ?*

Quand j'eus jeûné suffisamment,
Et réfléchi patiemment,
Mon homme enfin m'acoste,
Eh bien !

A Paris par la poste....

Vous m'entendez bien.

Air : *On doit soixante mille francs.*

Dans un mauvais cabriolet
On me jette comme un paquet,
Sans pitié pour mes larmes ; (*bis*)
Vers les lieux d'où j'étais venu,
On me ramène confondu
Entre mes deux gendarmes. (*bis*)

AIR : *Je suis Lindor.*

De mesmalheurs, telle fut l'Illiade,
Et les railleurs, pour aigrir mes chagrins,
Vingt fois le jour me parlent de Provins;
Hélas ! j'ai fait une belle ambassade

J'ai déjà dit que c'était sur-tout des leçons que je cherchais dans les faits. J'ai le plus grand plaisir à jeter des fleurs sur la tombe de ces infortunés jeunes gens, Ducos et Fonfrède, à payer le tribut d'éloges dû à ce qu'ils ont fait de bien ; mais je ne puis m'empêcher de consigner ici une réflexion de la citoyenne Roland, femme du ministre de ce nom. Elle concourra à démontrer par l'expérience, combien, en politique, toute espèce de faiblesse, de vacillation sont funestes ; de quelle importance il est pour un homme public dont le cœur est pur et qui ne veut que le

bonheur de son pays , de juger promptement les hommes et les choses ; de marcher avec fermeté sur la ligne qu'il s'est tracée , et d'écarter avec une énergie qui ne faiblisse jamais , tout ce qui peut être étranger ou contraire au but qu'il se propose.

Elle causait souvent à la Conciergerie, avec Clavière et quelques autres détenus. On lui parlait de ses malheureux amis, les députés, et particulièrement de Ducos et de Fonfrède. Ah ! pour ceux-ci , dit-elle , ils étaient sans doute intéressans ; mais ils avaient bien des reproches à se faire. Ils ont voulu jouer long-tems les impartiaux ; ils ne se sont prononcés que lorsqu'ils ont vu Vergniaux, leur ami, dans le malheur. Je les ai souvent avertis qu'ils se repentiraient un jour de leur conduite. S'ils se fussent montrés avec fermeté, ainsi que beaucoup d'autres, dès

le commencement, ils vivraient, et nous ne serions pas ici.

On assure que St.-Just n'avait pas au fond du cœur des opinions très-républicaines. Dans les premiers temps de la convention nationale, se trouvant dans une société, il professa, dit-on, des principes tout opposés, et il finit par ces mots: *Ah messieurs vous voulez la république! hé bien vous l'aurez; mais elle vous coûtera cher!*

Faut-il en conclure que ce prix résultait de la nature de la chose? Non sans doute. Sur-tout lorsque c'est un homme dont l'existence a été aussi funeste à la patrie, qui parle; c'est comme si quelqu'un soutenait qu'un bâton ne peut servir qu'à casser les bras; parce qu'il en fait cet usage.

Fabre-d'Eglantine était aussi intrigant que Barrère était faux. Que la vie privée

d'un pareil être serait piquante et curieuse, qu'elle serait sur-tout instructive pour ceux que leur simplicité rend toujours dupes des fripons de toutes espèces.

Le jour où Marat fut menacé d'un décret d'accusation, et où il fit la farce du pistolet, Fabre-d'Eglantine croyant qu'il allait réellement être accusé, et voulant se ménager les moyens de voter comme la majorité, et de ne pas laisser croire qu'il eût eu rien de commun avec un tel homme, se dépêcha de dire: *Quand nous l'avons nommé à la convention, nous savions bien que cela lui arriverait, et c'est pour cela que nous aurions mieux aimé le voir dehors que dedans* (la convention.)

C O N C L U S I O N.

Puisse cette lecture, ami ou ennemi lecteur, ne t'avoir pas trop ennuyé et t'être profitable en quelque chose.

E R E RÉPUBLICAINE.

Les jours diminuent d'une
heure 15 minutes.

PHASES
de
LA LUNE

ERE VULGAIRE.

FIN DE 1796

BISSEXTIL.

VENDEMAIRE.

1	Moïse.	
2	Musée.	
3	Orphée.	D. Q. le
4	Codrus.	3, à 3 h.
5	Zoroastre.	39m. du
6	Thalès.	matin.
7	Hésiode.	
8	Homère.	
9	Lycurgue.	
10	Romulus.	N. L. le
11	Archiloque.	10 à 3 h.
12	Zaleucus.	8 m. du
13	Numa.	matin.
14	Tyrtée.	
15	Tobie.	
16	Épiménide.	
17	Arion.	
18	Sapho.	P. Q. le
19	Alcée.	18 à 1 h.
20	Périandre.	43m. du
21	Dracon.	matin.
22	Bias.	
23	Pittacus.	
24	Pisandre.	
25	ESOP.	P. L. le
26	Solon.	25. à 4h.
27	Chilon.	13m. du
28	Anaximène.	matin.
29	Anacharsis.	
30	Confucius.	

SEPT. & OCTOBRE.

j	22	Maurice.
v	23	Ste Thécle.
f	24	Andoche.
D	25	Firmin, év.
l	26	Ste Justine.
m	27	Côme, Dam.
m	28	Ceran, évêq.
j	29	Michel.
v	30	Jérôme.
f	1	Remi, évêq.
D	2	Anges gard.
l	3	Denis l'Ar.
m	4	François.
m	5	Ste Aure.
j	6	Bruno, char.
v	7	Serge.
f	8	Demetre.
D	9	DENIS.
l	10	Géréon.
m	11	Nicaise.
m	12	Wilfrid, év.
j	13	Géraud, C.
v	14	Caliste, p.
f	15	Ste Thérèse.
D	16	Gal, abbé.
l	17	Cerboney.
m	18	Luc, évang.
m	19	Savinien.
j	20	Sendou.
v	21	Ste Ursule.

E R E
RÉPUBLICAINE.
Les jours diminuent d'une
heures 23 minutes.

PHASES
de
LA LUNE

ERE VULGAIRE.
FIN DE 1796,
BISSEXTIL.

BRUMAIRE.

- 1 Thespis.
- 2 Anaximandre.
- 3 Anacréon.
- 4 Eschile.
- 5 Corine.
- 6 Pindare.
- 7 Simonide.
- 8 J. Brutus.
- 9 V. Publicola.
- 10 Hor. Coclès.
- 11 Mutius-Scœvola.
- 12 Clélic.
- 13 Aristagoras.
- 14 Pythagore.
- 15 Héraclite.
- 16 Démocrite.
- 17 Anaxagore.
- 18 Sophocle.
- 19 Men. Agrippa.
- 20 Cincinnatus.
- 21 Coriolan.
- 22 Miltiade.
- 23 Thémistocle.
- 24 Les 300 Fabius.
- 25 Euripide.
- 26 Pausanias.
- 27 Aristide.
- 28 Cimon.
- 29 Thucydide.
- 30 Socrate.

D. Q. le
 1. à 10h.
 31m. du
 matin.

N. L. le
 9, à 5h.
 17m. du
 soir.

P. Q. le
 17. à 9h.
 43m. du
 matin.

P. L. le
 25, à 3h.
 27m. du
 matin.

OCT. & NOVEMBRE.

- | | | |
|---|----|--------------------|
| f | 22 | Mélon. |
| D | 23 | Bilarion. |
| l | 24 | Magloire. |
| m | 25 | Crespin. |
| m | 26 | Rustique. |
| j | 27 | Frumence. |
| v | 28 | Sim. s. Jude. |
| f | 29 | Faron, évê. |
| D | 30 | Lucain. |
| l | 31 | <i>Vigile, jef</i> |
| m | 1 | TOUSSAINT |
| m | 2 | <i>Les Mort.</i> |
| j | 3 | Marcel. |
| v | 4 | Charles B. |
| f | 5 | Ste. Bertill. |
| D | 6 | Léonard. |
| l | 7 | Willebrod. |
| m | 8 | Stes. Reliques |
| m | 9 | Marbaurin. |
| j | 10 | Léon. |
| v | 11 | Martin, év. |
| f | 12 | Vrain, év. |
| D | 13 | Gendulfe. |
| l | 14 | Martin, p. |
| m | 15 | Eugène. |
| m | 16 | Eucher. |
| j | 17 | Agnan, |
| v | 18 | Aude. |
| f | 19 | Ste Elifab. |
| D | 20 | Edmond. |

E R E RÉPUBLICAINE.

Les jours diminuent d'une
heure 57 minutes.

PHASES de LA LUNE

ERE VULGAIRE.

FIN DE 1796,
BISSEXTILE.

FRIMAIRE.

1	Thrasylule.	D. Q. le
2	Empédocle.	1, à 7h.
3	Hérodote.	11m. du
4	Hypocrate.	soir.
5	Gorgias.	
6	Lysias.	
7	Hyppias.	
8	Zénon.	
9	Prodicus.	N. L. le
10	Aristophane.	9. à 10h.
11	Isocrate.	47m. du
12	Platon.	matin.
13	Démosthène.	
14	Alcibiade.	
15	Théophraste.	
16	Xénocrate.	
17	Périclès.	P. Q. le
18	Aspasie.	17. à 4h.
19	Phidias.	7m. du
20	Agis.	soir.
21	Antisthène.	
22	Eschine.	
23	Euclide.	
24	Architas.	P. L. le
25	Eudoxe.	24. à 2h.
26	Camille.	22m. du
27	Théopompe.	soir.
28	Conon.	
29	Ménandre.	
30	Aristote.	

NOV. & DÉCEMBRE.

1	21	Prés. N. D.
m	22	Ste. Cécile.
m	23	Clément.
j	24	Severin, sol.
v	25	Ste Cather.
f	26	Ste Genevieve
D	27	Ayent.
l	28	Sostène.
m	29	Saturnin.
m	30	André.
j	1	Eloi, évê.
v	2	Franç. Xav.
f	3	Mirocle.
D	4	Ste. Barbe.
l	5	Sabas, ab.
m	6	Nicolas.
m	7	Ste. Fare.
j	8	CONCEPTIO.
v	9	Ste. Gorgo.
f	10	Ste Valere.
D	11	Fuscien
l	12	Damasc.
m	13	Ste. Luce.
m	14	Qua. temps.
j	15	Mesmin.
v	16	S. Adélaïde.
f	17	Ste. Olymp.
D	18	Gatien, év.
l	19	Ste. Meuris.
m	20	Philogone.

E R E REPUBLICAINE.

Les jours croissent d'une
heure 4 minutes.

N I V O S E.

- 1 Chabrias.
- 2 Epaminondas.
- 3 Timothée.
- 4 Xénophon.
- 5 Dion.
- 6 Manlius.
- 7 Valerius.
- 8 Timoléon.
- 9 Zeuxis.
- 10 Epicure.
- 11 Papyrius.
- 12 Quintus-Fabius.
- 13 Diogène.
- 14 Curius.
- 15 Décius.
- 16 Fabricius.
- 17 Annibal.
- 18 Duilius.
- 19 Cratès.
- 20 Xantipe.
- 21 Métellus.
- 22 Andronicus.
- 23 Théocrite.
- 24 Ennius.
- 25 Scipion Af.
- 26 Scipion Af.
- 27 Archimède.
- 28 Marcellus.
- 29 Flaminus.
- 30 Régulus.

PHASES de LA LUNE

- D. Q. le m
1. à 6 h. j
21 m. du v
matin. f
D
N. L. le m
9, à 5 h. m
8 m. du j
matin. v
f
P. Q. le l
17. à 7 h. m
57 m. du m
matin. j
v
P. L. le l
24. à 1 h. m
2 m. du m
matin. j
v
f
D. Q. le D
30. à 9 h. l
3 m. du m
soir. m
j

ERE VULGAIRE.

Fin de 1796 bissex
& com. de 1797.

DEC. & JANVIER.

- 21 Thomas.
22 Ischirion.
23 Yves, év.
24 Vig.-jeûne.
25 NOEL.
26 ETIENNE.
27 JEAN, év.
28 Innocens.
29 Th. de C.
30 Ste. Colom.
31 Sylvestre.
1 CIRCONCI.
2 Basile, év.
3 GENEVIEVI.
4 Rigobert.
5 Siméon st.
6 EPIPHANIE.
7 Theau.
8 Lucien.
9 Pierre, év.
10 Guillaume.
11 Hygin.
12 Arcade.
13 Bapt. N. S.
14 Hilaire.
15 Maur, ab.
16 Furcy.
17 Antoine.
18 Ch. S. Pi.
19 Sulpice.

E R E REPUBLICAINE.

Les jours croissent d'une
heure 42 minutes.

PHASES
de
LA LUNE

ERE VULGAIRE.

AN 1797.

PLUVIOSE.

1	Paul-Emile.	
2	Plaute.	
3	Macchabées.	N. L. le
4	Térence.	9, à 1 h.
5	Cornélie.	44 m. du
6	Les Gracques.	matin.
7	Pacuvius.	
8	Polybe.	
9	Lucilius.	
10	Varron.	
11	Hortensius.	P. Q. le
12	Catulle.	16, à 8 h.
13	Lucrèce.	4 m. du
14	Caton.	soir.
15	Scaurus.	
16	Rufus.	
17	Cicéron.	
18	Pompée.	P. L. le
19	Drusus.	23, à 1 h.
20	Mithridate.	34 m. du
21	Sertorius.	matin.
22	Saluste.	
23	Curion.	
24	Virgile.	
25	Lucullus.	D. Q. le
26	Tibulle.	30, à 2 h.
27	Diodore.	33 m. du
28	Trog. Pompée.	soir.
29	Vitruve.	
30	Horace.	

JANV. & FEVRIER.

v	20	Sébastien.
f	27	Ste Agnès.
D	22	Vincent.
l	23	Ildefonse.
m	24	Babillas.
m	25	Conv. S. P.
j	26	Ste Paule.
v	27	Julien, év.
f	28	Cyrille.
D	29	Franç. de S.
l	30	Ste Bathilde.
m	31	Pierre nol.
ni	1	Ignace.
j	2	PURIFICAT.
v	3	Blaise.
f	4	Philéas.
D	5	Ste. Agathe.
l	6	Wast.
m	7	Romuald.
m	8	Jean de M.
j	9	Ste. Appoll.
v	10	Ste. Scholast.
f	11	Severin.
D	12	Septuagésim.
l	13	Lezin.
m	14	Valentin.
m	15	Faustin.
j	16	Ste. Julienne.
v	17	Ste. Marianne.
f	18	Siméon.

REPUBLICAINE.

Les jours croissent d'une
heure 45 minutes.

PHASES
de
LA LUNE

ERE VULGAIRE.

AN 1797.

VENTOSE.		FEV. & MARS.	
1	P. Syrus.	D	19 Sexagéfime.
2	Ac. Pollion.	l	20 Eucher.
3	Properce.	m	21 Flavien.
4	Gallus.	m	22 Ch. s. P.
5	Ovide.	j	23 F. Damien.
6	Cor. Nepos.	v	24 Prétextat.
7	Tite-Live.	f	25 Mathias.
8	Gratius.	D	26 Quinquag.
9	Val. Maxime.	l	27 Ste. Honor.
10	PHÉDRE.	m	28 Romain.
11	Strabon.	m	1 Cendres.
12	Sénèque.	j	2 Simplicie.
13	Vel. Paternulus.	v	3 Ste. Cunég.
14	Isidore.	f	4 Calimir.
15	Cor. Celsus.	D	5 Quadragés.
16	Philon.	l	6 Thom. d'A.
17	Sénèque.	m	7 Ste. Perpét.
18	Lucain.	m	8 Quatre-tem.
19	Pétrone.	j	9 Ste. Franç.
20	Perse.	v	10 Doctrovée.
21	Epiète.	f	11 40 Martyrs.
22	Juste.	D	12 Reminisc.
23	Joséphé.	l	13 Ste. Euphr.
24	Sil. Italicus.	m	14 Lubin, év.
25	Val. Flaccus.	m	15 Zacharie.
26	Pline, Nat.	j	16 Abraham.
27	Juvenal.	v	17 Ste. Gertrud.
28	Pline.	f	18 La Comp.
29	Martial.	D	19 Oculi.
30	Tagite.	l	20 Joachin.

E R E REPUBLICAINE.

Les jours croissent d'une
heure 33 minutes.

PHASES de LA LUNE

ERE VULGAIRE.

AN 1797.

GERMINAL.

- 1 Apollonius.
- 2 Quintilien.
- 3 Dion Chrysostôme
- 4 Pline, le jeune.
- 5 Plutarque.
- 6 Florus.
- 7 Suétone.
- 8 Marc-Antonin.
- 9 Hermogène.
- 10 Aulu-Gelle.
- 11 Apulée.
- 12 Galien.
- 13 Lucien.
- 14 Diogène.
- 15 Athénée.
- 16 Oppien.
- 17 Ptolomée.
- 18 Dion-Cassius.
- 19 Justin.
- 20 Eutrope.
- 21 Aur. Victor.
- 22 Ausonius.
- 23 Quint-Curce.
- 24 Macrobe.
- 25 Avienus.
- 26 Musæus.
- 27 Cassiodore.
- 28 Abailard.
- 29 Héloïse. acon.
- 30 Roger B

N. L. le
8. à 10h.
52m. du
matin.

P. Q. le
19. à 0h.
53m. du
soir.

P. L. le
22. à 9h.
48m. du
matin.

D. Q. le
30. à 5h.
54m du
matin.

MARS & AVRIL.

- | | | |
|---|----|-------------|
| m | 21 | Benoît. |
| m | 22 | Epaphro. |
| j | 23 | Victorien. |
| v | 24 | Sinon. |
| f | 25 | ANNONCIA. |
| D | 26 | Latare. |
| l | 27 | Ruper. |
| m | 28 | Gontrand. |
| m | 29 | Eustace. |
| j | 30 | Rieul. |
| v | 31 | Acace. |
| f | 1 | Hugues. |
| D | 2 | Passion. |
| l | 3 | Richard. |
| m | 4 | Ambroise |
| m | 5 | Vinc. Fer. |
| j | 6 | Prudence. |
| v | 7 | Hégésippe. |
| f | 8 | Perpétue. |
| D | 9 | Rameaux. |
| l | 10 | Macaire. |
| m | 11 | Léon, pap. |
| m | 12 | Jules, pap. |
| j | 13 | Hermene. |
| v | 14 | Vend.-Saint |
| f | 15 | Paterne. |
| D | 16 | PASQUES. |
| l | 17 | Anicet. |
| m | 18 | Parfait. |
| m | 19 | Elphège. |

E R E REPUBLICAINE.

*Les jours croissent d'une
heure 15 minutes.*

PHASES
de
LA LUNE

ERE-VULGAIRE.

AN 1797.

FLOREAL.

- 1 Sco.
- 2 Le Dante.
- 3 Bocace.
- 4 Pétrarque.
- 5 Améric-Vespuc.
- 6 Guillaume Tell.
- 7 Ch. Colomb.
- 8 Arioste.
- 9 Copernic.
- 10 Erasme.
- 11 Machiavel.
- 12 Cl. Marot.
- 13 Raphaël.
- 14 Robert-Etienne.
- 15 Rabelais.
- 16 Michel-Ange.
- 17 Mich. de L'hospital.
- 18 De Camoëns.
- 19 Baïard.
- 20 Nostradamus.
- 21 Joubert.
- 22 Ronfard.
- 23 Jean Dorat.
- 24 Paul Véronèse.
- 25 Cujas.
- 26 Montaigne.
- 27 Plantin.
- 28 Amiot.
- 29 Annibal-Carache.
- 30 Charen.

N. L. le

7. à 11h.

2 m. du

soir.

P. Q. le

14. à 6h.

38 m. du

soir.

P. L. le

21. à 10h.

9 m. du

soir.

D. Q. le

29. à 11h.

54 m. du

soir.

AVRIL & MAI.

- j 20 Hildegon.
- v 21 Anselme.
- f 22 Ste. Opport.
- D 23 Quasimodo.
- l 24 Ste. Beuve.
- m 25 Marc, abss.
- m 26 Clet.
- j 27 Policarpe.
- v 28 Vital.
- f 29 Robert, ab.
- D 30 Europe, év.
- l 1 Jacq. s. Ph.
- m 2 Arhanasse.
- m 3 Inv. Ste. C.
- j 4 Ste. Moniq.
- v 5 Pie V. pape.
- f 6 Jean P. L.
- D 7 Stanislas.
- l 8 Désiré.
- m 9 Grég. de N.
- m 10 Gordien.
- j 11 Mamert.
- v 12 Nérée.
- f 13 Servais.
- D 14 Erembert.
- l 15 Isidore.
- m 16 Honoré.
- m 17 Pascal.
- j 18 Félix de C.
- v 19 Célestin.

E R E
REPUBLICAINE.

*Les jours croissent d'une
heure 3 minutes.*

PHASES
de
LA LUNE

ERE VULGAIRE

AN 1797.

P R A I R I A L.

1	Le Tasse.	
2	Passerat.	N. L. le
3	Jos. Scaliger.	7, à 8 h.
4	Regnier.	45 m. du
5	Thou.	matin.
6	Duperron.	
7	Malherbe.	
8	Fr. Bacon.	
9	Brantôme.	
10	Cervantes.	P. Q. le
11	Le Dominiquin.	13, à 6 h.
12	Gailée.	25 m. du
13	Grotius.	matin.
14	Rubens.	
15	Bassompierre.	
16	Voiture.	
17	Descartes.	P. L. le
18	Rottouf.	21, à 11 h.
19	Balzac.	39 m. du
20	Tristan.	matin.
21	Bergerac.	
22	Gassendi.	
23	Scaron.	
24	Brebeuf.	
25	Pascal.	D. Q. le
26	Dablancour.	19, à 3 h.
27	Poussin.	16 m. du
28	Mansard.	soir.
29	Chapelain.	
30	Turenne.	

MAI & JUIN.

f	20	Austrégés.
D	21	Hospice.
l	22	Rogations.
m	23	Stc. Julie.
m	24	Didier.
j	25	ASCENSION.
v	26	Donatien.
f	27	Jean, pape.
D	28	Germain.
l	29	Maximin.
m	30	Hubert.
m	31	Stc. Pétron.
j	1	Pamphile.
v	2	Pothin.
f	3	Vig. jeûne.
D	4	PENTEC.
l	5	Boniface.
m	6	Norbert.
m	7	Quat. tems.
j	8	Médard.
v	9	Prime.
f	10	Landry.
D	11	Trinité.
l	12	Basilide.
m	13	Ant. de P.
m	14	Ruffin.
j	15	FETE-DIEU.
v	16	Fargeau.
f	17	Avit, abbé.
D	18	Marine.

E R E REPUBLICAINE.

*Les jours diminuent d'une
heure.*

PHASES
de
LA LUNE

ERE VULGAIRE

AN 1797.

MESSIDOR.

- 1 Desbarraux.
- 2 Milton.
- 3 Molière.
- 4 Desfinares.
- 5 Hobbes.
- 6 Mézerai.
- 7 P. Corneille.
- 8 Lulli.
- 9 Rapin.
- 10 Quinault.
- 11 Furetière.
- 12 Chapelle.
- 13 Benferade.
- 14 Ménage.
- 15 Deshoulières.
- 16 Puffendorf.
- 17 Nicole.
- 18 Puget.
- 19 La Bruyère.
- 20 LAFONTAINE.
- 21 Sévigné.
- 22 Richelieu.
- 23 Racine.
- 24 Le Notre.
- 25 Scudéri.
- 26 Bachaumont.
- 27 Bouhours.
- 28 Mafcaron.
- 29 St. Eyremont.
- 30 Locke.

N. L. le
6, à 4h
32m. du
soir.

P. Q. le
13. à 7h.
2m. du
matin.

P. L. le
21. à 2h.
11m. du
matin.

D. Q. le
29. à 4h.
17m. du
matin.

JUIN & JUILLET.

- 19 Gervais.
- 20 Silverc.
- 21 Leufroi.
- 22 Oâ. Fête D.
- 23 Vig.-jeûne.
- 24 N. de s. J. B.
- 25 Prosper.
- 26 Babolein.
- 27 Ladislas.
- 28 Vig.-jeûne.
- 29 PIERRE S. P.
- 30 Com. s. P.
- 1 Martial.
- 2 Vif. N. D.
- 3 Anatol.
- 4 Tr. S. Ma.
- 5 Ste. Zoé.
- 6 Tranquil.
- 7 Ste. Aubie.
- 8 Ste. Elisab.
- 9 Cyrille.
- 10 Ste. Félicité.
- 11 Tr. S. Ben.
- 12 Gualbert.
- 13 Turias.
- 14 Bonaventur.
- 15 Henry.
- 16 N. D. M. C.
- 17 Spérat.
- 18 Thom. d.

E R E

ERE VULGAIRE.

REPUBLICAINE.

Les jours diminuent d'une
heure 44. minutes.

PHASES
de
LA LUNE

AN 1797.

T H E R M I D O R.

J U I L L. & A O U T.

1	Bourdaloue.		m	19	Vinc. de P.
2	Bossuet.		j	20	Ste. Margu.
3	Bayle.	N. L. le	v	21	Victor.
4	Th. Corneille.	5. à 11h.	f	22	Ste. Magdel.
5	Regnard.	31m. du	D	23	Appolline.
6	Fléchier.	soir.	l	24	Ste. Christin.
7	Boileau.		m	25	Jacques le m.
8	Lafarre.		m	26	Christophe.
9	Fénélon.		j	27	George.
10	Mallebranche.	P. Q. le	v	28	Ste. Anne.
11	Jouvenet.	12. à 4h.	f	29	Loup, év.
12	Chaulieu.	17m. du	D	30	Abdon.
13	Dacier.	soir.	l	31	Germain A.
14	Fleury.		m	1	Pierre ès-lie.
15	Dufresny.		m	2	Etienne, p.
16	Dancour.		j	3	Inv. S. Eti.
17	Newton.	P. L. le	v	4	Dominique.
18	Adisson.	20. à 5h	f	5	Yon, m.
19	Lamotte.	45m. du	D	6	Transfigur.
20	Vertor.	soir.	l	7	S. Ste. Croix.
21	Dugué-Trouin.		m	8	Justin.
22	J. B. Rousseau.		m	9	Romain.
23	Rollin.		j	10	Laurent.
24	Massillon.		v	11	S. Ste. Cour.
25	De St. Pierre.	D. Q. le	f	12	Ste. Claire.
26	Pope.	28. à 3h.	D	13	Hyppolite.
27	Le Sage.	om. du	l	14	Vig.
28	Lamettrie.	soir.	m	15	ASSOMPT.
29	Daguesseau.		m	16	Roch.
30	Montesquieu.		m	17	Mammès.

E R E
RÉPUBLICAINE.
*Les jours diminuent d'une
heure 4 minutes.*

PHASES
de
LA LUNE

ERE VULGAIRE.
AN 1797.

FRUCTIDOR.

1	Destouches.
2	Dumarsais.
3	Fontenelle.
4	Lagrange.
5	Maupertuis.
6	Crébillon.
7	Marivaux.
8	Moncrif.
9	Noller.
10	Hénault.
11	Helvétius.
12	Duclos.
13	Labeaumelle.
14	Piron.
15	Dubelloi.
16	Gresset.
17	J. J. Rousseau.
18	Voltaire.
19	Dorat.
20	Dalembert.
21	Tressan.
22	Court de Gébelin.
23	Diderot.
24	Pompignan.
25	Mabli.
26	Boullanger.
27	Fréret.
28	Francklin.
29	IMBERT.
30	FLORIAN.

N. L. la
5, à 6 h.
40 m. du
matin.

P. Q. le
14, à 5 h.
5 m. du
matin.

P. L. le
20, à 9 h.
15 m. du
matin.

D. Q. le
28, à 0 h.
1 m. du
matin.

JUILL. & AOUT.

v	18	Ste. Hélène.
f	19	Louis, év.
D	20	Bernard.
l	21	Priyat.
m	22	Symphorien.
m	23	Sidoine.
j	24	Bartheleml.
v	25	Louis.
f	26	Zéphirin.
D	27	Césaire.
l	28	Augustin.
m	29	Déc. S. J.
m	30	Eiacre.
j	31	Médéric.
v	1	Leu. S. Gille.
f	2	Lazare.
D	3	Grégoire.
l	4	Marcel.
m	5	Bertin.
m	6	Onésippe.
j	7	Cloud.
v	8	NAT. N. D.
f	9	Omer.
D	10	Nic. de Tol.
l	11	Patient.
m	12	Serdot.
m	13	Maurille.
j	14	Exal. Ste Cro
v	15	Nicodème.
f	16	Cyprien.

JOURS COMPLÉMENTAIRES.

1	Cam. Desmoulins.	N. L. le	D	17	Lambert.
2	Vergniaud.	4, à 3 h.	l	18	Crisostome.
3	Genissone.	1 m. du	m	19	Janvier.
4	Guadet.	soir.	m	20	Matthieu.
5	Condorcet.		j	21	



E.
T.
f.
n.
i.
le.
D.
ol.
Croi.
e.
72.

